

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1^{er} Juillet 1859.

No. 13.

SOMMAIRE:—Le concours d'amour filial, (poésie.)—Les Comètes par le R. P. Schneider, (suite.)—Études sur Jeanne d'Arc, par Messire Deamazures, (analyse.)—Zuma, ou la découverte du Quinquina.—La Goëlette Les Six Sœurs.—L'Aïeul et le Petit-Fils.—Le Soulier et la Pantoufle.—(Fable.) La Mémoire.—Un bon conseil.

Les souscripteurs de l'Écho qui n'ont pas encore soldé leur abonnement, sont priés d'en faire parvenir le prix à M. Jean Thibodeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duverney Frères.

LE CONCOURS D'AMOUR FILIAL.

En Normandie, au temps jadis,
Dans un joli petit village,
S'était transmis, de père en fils,
Un aimable et touchant usage ;
Au retour des fleurs, tous les ans,
Le doyen des chefs de famille,
En présence des habitants,
Couronnait une jeune fille
De douze à quatorze printemps.
Ce n'était pas la plus gentille,
Mais celle qui, pour ses parents,
Manifestait dès sa jeunesse
Plus de dévouement, de tendresse,
Plus d'amour, plus de soins constants ;
Et les parents venaient eux-mêmes,
Devant quatre juges suprêmes,
Plaider les droits de leurs enfants.

Ne prenez point pour une fable
Ce concours d'amour filial :
En voici le procès-verbal
Extrait d'un livre respectable.

Ce jour'hui, par-devant le village assemblé
Sur la place dite Esplanade,
Le doyen étant sur l'estrade,
Et le bailli sur son siège étalé ;
Les parents de la jeune Lise,
De la tendre Josèth, de la douce Denise,
Ont tour-à-tour ainsi parlé :

Si vous saviez combien ma Lise est bonne,
Dit le vieux Jean, vous n'hésiteriez pas
À lui voter cette fraîche couronne ;
Depuis cinq ans, elle guide les pas
D'un père avenglé, et chaque jour lui donne
Le pain gagné par ses bras délicats.
Mes tristes yeux, en perdant la lumière,
Avaient gardé la force de pleurer ;

Et je disais dans ma douleur anère :
Viens, mon enfant, viens, nous allons errer
De ville en ville ; aux riches de la terre
Nous montrerons ton âge et ta misère ;
Lorsque si jeune, ils te verront souffrir,
Ils sentiront leur âme s'attendrir,
Et la pitié...—Que dites-vous mon père ?
S'écria Lise ; ah ! je n'ai plus de mère ;
Mais son exemple est gravé dans mon cœur !
Bien faible encore, pour vaincre le malheur,
Je trouverai la force nécessaire ;
Ne quittons point notre douce chaumière,
Vous y vivrez de mon petit labeur ;
Comptez sur moi, votre Lise est trop fière
Pour mendier le pain de son vieux père.
—Avec transport, j'embrassai mon enfant,
Et dès ce jour me reposai sur elle.
Oh ! quel amour ! quel dévouement touchant !
Je l'entendais, à chaque aube nouvelle,
Quitter son lit et marcher doucement,
À ses travaux se remettre avec zèle.
Ce petit bruit, ce léger mouvement,
Venaient frapper la couche paternelle,
Comme un rayon du beau ciel levant.
Je m'éveillais, et ma jeune gazelle,
Près du vieux Jean, accourait en chantant ;
Son seul repos était pour me distraire ;
Son seul plaisir, un baiser de son père...
Ah ! pourriez-vous hésiter, en ce jour,
À couronner son filial amour ?

À ces mots, il se fait entendre
Certain murmure harmonieux,
Et chacun jette un regard tendre
Sur Lise qui baisse les yeux.

Mais une mère en deuil, plaintive, désolée,
Soutenant un triste vieillard,
S'avance et fixe le regard
Des juges et de l'assemblée.
Chacun a reconnu les parents de Josèth,
De Josèth que chacun aimait,
Que tout le village a pleurée.
Tous les cœurs sont émus, et la foule se tait
Pour entendre à son tour cette mère éplorée.

Je dirai peu de mots : Ma douce enfant n'est plus !
Durant treize ans entiers, elle a fait nos délices,
Son âme était un temple où toutes les vertus
De bonne heure ont reçu les plus purs sacrifices,
Le dernier fut affreux : elle s'y résigna.
Alors qu'un mal cruel vint frapper son enfance,
Durant quatre longs mois de crainte et de souffrance ;
Sur son front angélique, un calme saint régna.
La peur de m'affliger soutenait sa constance :

—Je suis mieux, disait-elle, ô maman, ne crains rien
Va goûter du repos, va, crois-moi, je suis bien.
Son sourire vingt fois me rendit l'espérance ;
Et lorsqu'enfin la mort, de sa terrible faux,
S'appretait à trancher une trame si chère,
J'entends ma Joseth qui murmurait ces mots :
— Mon Dieu, je me soumetts ! je vais quitter la terre ;
J'ai souffert sans me plaindre. Ah ! de votre bonté,
Si ma soumission, hélas ! a mérité
Quelque prix ici-bas, Dieu ! veillez sur mon père.
Protégez sa vieillesse... et consolez ma mère.
Quand ils ne m'auront plus, qu'ils seront malheureux !
Si je désirais vivre, hélas ! c'était pour eux,
C'était pour les aimer, les servir... Mais qu'entends-je ?
Dieu m'appelle... ô maman !... c'est la voix de son ange !
Je vais prier pour vous... recevez mes adieux...
—Ce mot fut le dernier : voyez ma robe noire !
Ma douce enfant n'est plus ! Que votre arrêt pieux
Juge si la couronne est due à sa mémoire.

Ce récit simple et douloureux
Fut suivi d'un profond silence ;
Des pleurs étaient dans tous les yeux ;
Et par respect pour la souffrance,
Pendant quelques instants, on suspendit le cours
Des débats ouverts du concours.

La mère Pétronille, enfin, est appelée
Pour plaider devant l'assemblée ;
Et voici son naïf discours :

Vous connaissez tous ma Denise,
Et vous apprendrez sans surprise
Que la Dame de ce hameau,
La trouvant si douce et si gentille,
En ait voulu faire sa fille,
Et l'élever dans son château.
Viens près de moi, petite amie,
Lui dit-elle un jour tendrement ;
Tu seras mon enfant chérie,
Je ferai le sort de ta vie
Et te placerai dignement.
Tu porteras riche dentelle,
Fichu brodé, joli chapeau,
Comme une noble demoiselle.
Tu trouves qu'ici tout est beau ;
Viens-y, si tu veux être belle.
Tu verras nos festins, nos jeux,
Et, de fête en fête nouvelle,
Tes jours s'écouleront heureux.
—Ah ! Madame, dit ma Denise,
Vous êtes trop bonne, vraiment ;
Mais puis-je être richement mise ?
Ma mère est mise pauvrement.
A vos fêtes, comment me plaire ?
Quel goût avoir en un festin,
Quand je sais que mon pauvre père
Travaille et n'a rien que du pain ?
—Tu raisones en bonne fille,
Dit la dame ; mais, mon enfant,
Je veux donner à ta famille
De quoi vivre plus aisément.
—Oh ! oui, vous êtes généreuse ;
Mais nous n'avons pas de besoins,
Avec peu ma mère est heureuse,
Et pour elle la chose affreuse
Serait de perdre mes soins.
—Ah ! s'écria la châtelaine,
Donnant à Denise un baiser,
Dieu me garde de vous causer,

Bonnes gens, si cruelle peine !
Mais je me souviendrai de toi.
Denise, va dire à ta mère
Qu'elle est bien plus riche que moi,
Puisque dans son humble chaumière
Elle possède un doux trésor,
Dont ni la puissance ni l'or
Ne peuvent priver sa misère.

Dans le hameau, depuis ce jour,
Jamais la Dame n'est venue
Sans nous dire un petit bonjour,
Et sans répéter, tout émue,
Faisant un soupir à part soi :
—Allez, ma bonne Pétronille,
Quoique je dote votre fille,
Vous êtes plus riche que moi !

Sur Denise, à son tour, tous les yeux se fixèrent,
Les juges quelque temps entr'eux se regardèrent ;
Le doyen se grattait le front,
Et le bailli, d'un air profond,
Ruminait son avis, quand des cris éclatèrent :
Triplez, triplez le prix ! heureux en pareil cas
Qu'on vint le jurer d'embaras ;
Le respectable aréopage
Prononce enfin ces mots : *Concours douteux ! partage !*
Notre avis est, pour cette fois,
Qu'au lieu d'une couronne, il en soit donné trois,
Sauf retour à l'ancien usage.

Ici clos le procès-verbal,
Au bas duquel on voit placée
Une note presque effacée,
Où j'ai pu déchiffrer encor, tant bien que mal :

Sur la tombe où Joseth repose,
On a trouvé le lendemain
Trois couronnes de blanches roses,
Triste hommage offert par la main
De la tendresse maternelle,
Des regrets et de la douleur,
De l'amitié sainte et fidèle,
Et du respect pour le malheur.

L. P. J.

LECTURE DU R. P. SCHNEIDER,

SUR LES COMETES, LE 12 MAI 1857.

(S U I T E .)

Après ces notions élémentaires sur la forme extérieure des comètes, permettez-moi, Messieurs, avant d'aborder d'autres questions plus scientifiques de vous rappeler aussi quelques notions élémentaires sur l'orbite que ces astres décrivent autour du soleil ; sans cela je serais obligé de me servir d'expressions dont tous ne saisiraient point parfaitement la signification.

L'*Ellipse* que les comètes parcourent est un *ovale* extrêmement allongé. Si, à travers le centre de l'ellipse, vous tirez une ligne droite dans le sens de sa plus grande longueur, vous avez le *grand axe*. Les deux points où ce grand axe aboutit à la circonférence sont les deux *sommets* de l'ellipse.

Sur ce même grand axe assez près des deux sommets, se trouvent les deux foyers de l'ellipse cométaire.

A l'un de ces deux foyers se trouve le soleil, à l'autre il n'y a rien. Lorsque la comète se trouve au sommet qui est tout près du soleil, elle est dans son *périhélie*, mot qui vient du grec et signifie *près du soleil*. Lorsqu'elle se trouve à l'autre sommet qui est très loin du soleil, elle est dans son *aphélie*, mot grec qui signifie *loin du soleil*. La place des deux foyers varie suivant l'allongement plus ou moins grand de l'ellipse cométaire; il s'en suit que la *distance périhélie* d'une comète peut être plus ou moins grande que la *distance périhélie* d'une autre comète. Il en est de même de la *distance aphélie*.

Beaucoup de comètes ont leur *distance périhélie* plus grande que le rayon de l'orbite terrestre et par conséquent dans leur plus grand rapprochement du soleil, elles en sont encore plus éloignées que la terre.

D'autres ont leur *distance périhélie* beaucoup plus petite que le rayon de l'orbite terrestre.

Ainsi, par exemple, la comète de 1565, dite comète de Charles-Quint, a eu pour distance périhélie 4,000,000 de lieues;

La comète de 1680 dite aussi comète de Newton, 228,000 lieues;

Et celle de 1843, seulement 190,000.

Le rayon de l'orbite terrestre (34,000,000 de lieues) sert d'unité aux astronomes pour mesurer la distance périhélie des comètes.

Les distances sont toujours comptées depuis le centre du soleil jusqu'au centre de la comète, et comme le rayon solaire, c'est-à-dire la distance depuis le centre du soleil jusqu'à sa propre surface, est de plus de 150,000 lieues, la distance de *surface à surface* se réduisait pour la comète de 1680 à environ 40,000 lieues et pour la comète de 1843 à 13,000 lieues.

Quelle chaleur ont dû éprouver ces deux comètes à leur périhélie!

D'après les calculs de Newton la comète de 1680 recevait du soleil 23,000 fois plus de chaleur que la terre pendant l'été, et d'après des calculs semblables la comète de 1843 recevait 47,000 fois plus de chaleur que la terre. D'après Newton, la première de ces deux chaleurs était 2,000 fois plus grande que celle du fer rouge? Qu'était-ce de la seconde?

Il y a des savants qui ont affirmé que les comètes pouvaient être habitées. Je ne veux pas disputer là-dessus; mais en vérité, Messieurs, il faudra bien convenir en tout cas, que s'il y a des habitants dans la comète dont je viens de parler, ces gens-là ont un tempérament différent du nôtre et que s'ils ne sont cuits et bien cuits avant d'arriver à leur périhélie, c'est qu'ils ont la peau dure.

La distance aphélie des comètes est aussi infiniment variable. Il y a des comètes à courte période qui ne vont jamais aussi loin que l'orbite de Jupiter; comme la comète d'Encke ou de 1200 jours. D'autres dépassent Jupiter, Saturne, Uranus et même Neptune.

La comète de Halley, ou de 76 ans, s'éloigne du soleil à un milliard de lieues, presque la distance de Neptune, d'autres encore vont incomparativement plus loin.

La comète de 1811 va à 12 milliards de lieues et après cela elle reviendra au soleil dans environ 3000 ans; je vous engage, Messieurs, à aller vérifier l'évé-

nement. Dans ce cas, si dans quinze siècles à peu près, vous vous transportez par la pensée à 12 milliards de lieues du soleil, vous verrez cette comète de 1811 arriver à sa distance aphélie, tourner autour du second foyer de son ellipse et commencer à revenir vers nous. Et c'est le soleil dont l'attraction la ramène de cette distance prodigieuse! Et il y a des comètes qui vont deux ou trois fois plus loin et qui sont de même ramenées par le soleil! Quel est donc cette force mystérieuse de la gravitation dont Dieu a doué tous les corps!

Mais puisque nous voilà transportés par la pensée si loin du soleil et de notre globe, profitons de l'occasion de ce voyage, pour jeter un coup d'œil sur les étoiles. Après un voyage de 12 milliards de lieues, ne sommes-nous pas bien rapprochés des étoiles? Messieurs, pour atteindre la première étoile fixe la plus rapprochée de nous, celle qui est incomparablement plus rapprochée de nous que les autres, il vous faudrait faire le même voyage de 12 milliards de lieues encore 700 fois! Nous y renonçons pour le moment; cela nous mènerait vraiment trop loin. La lumière qui voyage avec une vitesse de 77,000 lieues par seconde, et qui ne met en conséquence que 8 minutes pour venir du soleil, met pour venir de cette première étoile fixe au moins trois ans!

Revenons donc à nos comètes, et tâchons de nous former une idée de leur constitution physique, si toutefois il y a un moyen.

De toutes les données que nous fournit l'apparition ordinaire des comètes, telle qu'on peut l'observer à l'œil nu, ne pourrions-nous pas déjà, Messieurs, tirer quelques conclusions fort probables au sujet de la nature intime de ces astres et de l'action que le soleil exerce sur eux?

Ainsi de ce que les comètes n'ont généralement de *queue* que lorsqu'elles approchent du soleil, et de ce que cette queue est toujours tournée à l'opposé du soleil, ne peut-on pas conclure que l'astre du jour a une grande part dans la formation et la direction de cette traînée lumineuse?

Et de cet immense développement de la *chevelure* et de la *queue*, comme aussi de l'excessive ténuité et subtilité de la matière qui les forme, ne peut-on pas conclure que la comète a probablement elle-même bien peu de force attractive et par conséquent bien peu de masse ou de pesanteur? Car le fluide gazeux qui environne un corps céleste devient d'autant plus subtil et d'autant plus étendu que ce corps a lui-même moins de masse.

Mais dans la crainte de juger sans assez de connaissance de cause, en nous en tenant aux appréciations que nous fournit la simple vue à l'œil nu; suivons une belle comète le télescope à la main, et tâchons de ne perdre aucun des phénomènes qu'elle nous présentera aux différentes époques de son apparition.

Parmi toutes les comètes qui ont été observées avec soin, aucune ne nous offrira les mêmes avantages que la comète de Halley qui a fait une apparition en 1835, parce qu'aucune n'a été observée par un aussi grand nombre d'astronomes, ni avec des instruments aussi perfectionnés.

Etablissons-nous donc successivement, et dans l'observatoire du Collège Romain où deux de nos pères firent la première découverte de l'astre, et dans ceux de Koenigsberg, de Paris et de Greenwich, où elle fut ensuite étudiée avec les soins les plus minutieux.

C'est dans la nuit du 5 août que le P. de Vico en di-

rigéant son télescope vers le point du ciel où la comète attendue devait d'abord se montrer, parvint à l'apercevoir. — Elle est à peine visible, malgré la force du télescope. Elle ressemble à une nébulosité toute ronde et sa lumière est d'une faiblesse extrême. — Elle est du reste encore fort loin du soleil ; une centaine de millions de lieues ; mais elle accourt avec rapidité, faisant les jours suivants près d'un million de lieues par jour. Elle paraît venir tout droit vers la terre, ce qui fait qu'elle ne semble pas beaucoup marcher dans le ciel, mais elle devient de jour en jour plus facile à voir, en sorte que le 20 du même mois, elle est devenue beaucoup plus visible qu'au commencement. Jusque vers la fin du mois, elle a toujours sa forme de petite nébulosité bien ronde, ou peut-être, un tant soit peu ovale.

Les jours suivants, l'on commence à voir près du centre de la nébulosité un petit point plus lumineux que le reste et qui semble indiquer un noyau ; mais en fait de queue, il n'y en a pas encore l'ombre.

Enfin, le 2 octobre, c'est-à-dire près de deux mois après sa première apparition, et six semaines avant son périhélie, l'on peut apercevoir du côté de la comète opposé au soleil, un petit prolongement qui semble vouloir s'étendre en forme de queue. En effet, les jours suivants cette queue se développe rapidement, et le 5 octobre elle a déjà 5 degrés de long.

En même temps que la queue a commencé à pointer, c'est-à-dire le 2 octobre, un autre phénomène bien plus inattendu s'est offert à nos regards. Non seulement le noyau qui jusque-là était très-faible, devient tout-à-coup beaucoup plus brillant, mais de ce noyau part au même moment un jet lumineux très-vif et dirigé en droite ligne vers le soleil.

Après avoir disparu ensuite pendant quelque temps, le même jet lumineux reparait avec plus de vivacité, le 8 et les jours suivants, avec quelques intermittences néanmoins, et de merveilleux changements dans la forme.

Nous sommes d'autant plus à même, dans ce moment, de bien observer l'astre qu'il s'est extrêmement rapproché de la terre.

Le 10 octobre, il n'est plus qu'à huit millions de lieues de nous, ce qui est à peu-près la distance de Vénus dans son plus grand rapprochement.

Mais rassurez-vous, Messieurs, il n'y a rien à craindre pour cette fois, car voilà que notre comète en continuant son chemin vers le soleil recommence à s'éloigner de nous.

En attendant, elle offre à l'œil nu l'apparence d'une belle étoile de seconde grandeur, comme sont les étoiles de la *grande Ourse* ; et vers le milieu de novembre, elle acquiert même tout l'éclat des étoiles rougeâtres de première grandeur, comme par exemple *aldébaran* ou *l'œil de taureau*.

La comète marche de plus en plus rapidement, à mesure qu'elle approche de son périhélie, hâtons-nous donc de reprendre notre télescope.

Le jet lumineux dirigé vers le soleil, et allant depuis le noyau jusqu'à la circonférence de la chevelure, s'est maintenant élargi en éventail. Le secteur lumineux est nettement défini par ses deux rayons limites ; il présente l'apparence d'un jet de gaz qui sort d'une orifice resserré.

Les jours suivants, ce premier secteur lumineux disparaît par intervalles, et il s'en forme d'autres semblables partant de différents points du noyau ; on en voit par moments jusqu'à trois, et même un jour jusqu'à six à la fois.

Le principal est toujours celui qui va directement vers le soleil ; mais, ce qui est extrêmement remarquable, il ne conserve pas toujours une direction parfaitement uniforme, et on le voit se balancer lentement tantôt à droite, tantôt à gauche de la ligne qui joint le centre de la comète avec celui du soleil, à peu près comme se balance l'aiguille d'une boussole. Mais ce qu'il faut bien observer avec Arago, pour se faire une idée de l'énormité de tous ces changements, c'est qu'un de ces secteurs lumineux couvre une étendue de 200,000 lieues !

Chose étrange que celle qu'il faut maintenant constater !

Depuis le 2 octobre, de magnifiques et immenses phénomènes de lumière se sont développés de plus en plus dans notre comète ; la queue a aussi constamment grandi, en sorte que le 15 octobre, elle a atteint une longueur de 20 degrés ; et voilà qu'à partir du 16 octobre, non seulement il n'y a plus aucun progrès, mais tout cela commence à diminuer ! Et cependant l'astre est encore à un mois entier de son périhélie !

Pendant une semaine encore, il est vrai, la comète conserve à peu près la même apparence, quoique l'éclat des secteurs lumineux ait beaucoup diminué, et que la queue se soit considérablement raccourcie ; mais voilà que le 23 octobre, c'est toute une révolution qui s'opère. Elle a totalement changé d'aspect.

Le noyau qui jusqu'ici a été brillant, si net, si bien défini est devenu tellement affaibli et diffus qu'on a peine à le discerner.

Toute trace de secteur lumineux a complètement disparu, et tout le côté occidental de la nébulosité est beaucoup moins apparent que l'autre. La queue aussi a perdu plus de la moitié de sa longueur.

Ainsi, tandis que généralement les comètes ont leur plus grand éclat et leur plus grande longueur de queue, au moment du périhélie, ou immédiatement après, et que tout cela ne commence ensuite à diminuer qu'à mesure qu'elles s'éloignent du soleil ; la comète de Halley subit cette double transformation, plusieurs semaines avant le périhélie !

Avant de la laisser se perdre dans les rayons du soleil, remarquons, avec un Astronome Allemand, que la nébulosité de cette comète a offert constamment une sensible dépression du côté du soleil, comme si un courant violent venait la frapper de ce côté-là, et l'empêcher de développer sa circonférence d'une manière régulière ; remarquons aussi, avec John Herschel, que la queue de la comète semble avoir été comme formée et nourrie par la matière que fournissaient les secteurs lumineux, et qui était poussée en arrière par le même courant qui imprime à la queue sa direction.

C'est le 16 Novembre que la comète de Halley arrive à son périhélie, sa distance du soleil est d'environ 19 ou 17 millions de lieues ; mais elle est maintenant invisible pour nous, elle n'est sur notre horizon que pendant le jour.

Enfin, deux mois après, elle recommence à se montrer, mais il faut savoir que c'est elle, sans cela, l'on ne pourrait la reconnaître.

Le 24 Janvier 1836 elle se montre, mais sans aucun vestige de queue. A l'œil nu on la voit comme une étoile de 4e ou 5e grandeur, recouverte d'une petite nébulosité.

Au télescope, nous pouvons la voir comme un petit disque bien défini de 2 minutes de diamètres, et environné d'une chevelure beaucoup plus étendue.

A peu près au milieu du disque lumineux, se montre un noyau très-petit, mais très-brillant, et de ce noyau s'échappe un rayon lumineux du côté opposé au soleil, de manière cependant à ne pas s'étendre au-delà de la chevelure.

Les jours suivants, cette chevelure elle-même disparaît graduellement.

Elle paraît s'absorber dans le disque lumineux, et celui-ci augmente rapidement de diamètre, tellement qu'au bout de huit jours il est plus que triplé.

Cet accroissement du disque continue les jours suivants ; mais à mesure qu'il se dilate, il perd en éclat, et cet affaiblissement progressif joint à l'éloignement qui augmente à chaque instant, le rendent de plus en plus difficile à voir.

Enfin, la dernière apparence que la comète présentait, fut absolument celle qu'elle offrit à sa première apparition, au commencement du mois d'août, c'est-à-dire celle d'une petite nébulosité toute ronde assez faiblement éclairée.

Cette étude nous rend évident, Messieurs, qu'il y a un travail intérieur considérable dans les comètes, lorsqu'elles se rapprochent du soleil, et qu'il en résulte les changements de formes les plus considérables et les plus inattendus.

Il devient évident pour nous, pouvons-nous dire avec John Herschel, que la matière cométaire est violemment excitée par la chaleur du soleil, qu'elle échappe du noyau, surtout du côté qui est le plus exposé à son action, et qu'elle est après cela portée en arrière pour former la queue, avec une violence inconcevable. L'on a vu des queues de 20 millions de long se développer en moins de deux heures. Il faut aussi reconnaître, avec le même astronome, une force de cohésion singulière entre les molécules de la queue ; car la gravitation ne suffit certainement pas à expliquer comment cette matière vaporeuse, lancée à de si immenses distances, est retenue par la comète, et peut revenir à elle, cet astre ayant une masse si peu considérable.

Beaucoup d'astronomes ont pensé qu'une partie de cette matière vaporeuse se dissipait dans les espaces, à chaque nouveau retour des comètes. Arago examine la question avec soin, à propos du dernier retour de la comète de Halley, et il ne croit pas qu'on puisse conclure rien de certain.

Ce qui est hors de doute maintenant, c'est que les changements les plus violents peuvent avoir lieu, au point même de sembler compromettre l'existence de l'astre chevelu.

C'est ce qui se manifesta, entre autres, dans la comète appelée comète de Biela ou de 6 ans 3.

Cette comète avait fait son apparition ordinaire en 1846.

Le 29 Janvier, M. Valz, astronome de Nîmes, écrit à M. Arago les lignes suivantes : " Le 18 et le 20 Janvier, la comète ne m'avait rien offert de particulier, seulement la condensation lumineuse centrale me parut plus intense qu'aux apparitions précédentes. Le temps couvert ne me permit de revoir la comète que le 27. Je fus alors tout ébahi de trouver deux nébulosités tout-à-fait séparées l'une de l'autre, au lieu d'une seule. Je l'ai revue aujourd'hui 29 et la séparation me parut augmentée."

D'après des lettres de M. de Humboldt et Encke, la même merveille fut observée en Allemagne. Le dernier ajoutait des détails : " La comète double avait deux noyaux, l'un plus faible que l'autre. Chaque noyau était suivi d'une petite queue, et ces queues

étaient parallèles. Les deux noyaux avaient la même vitesse et avançaient dans la même direction."

L'Académie des Sciences reçut en même temps des renseignements d'Angleterre, où les astronomes Herschel et Hind avaient observé ce phénomène merveilleux avec le plus grand intérêt.

" Le 6 Février, le plus austral des deux noyaux était visiblement plus brillant que l'autre. Le 12, au moment du périhélie, le noyau le moins austral qui avait été jusque-là le moins brillant, devint de beaucoup plus brillant que l'autre."

Il y eut encore d'autres alternatives semblables après.

Du 27 Janvier au 12 Février, la distance entre les comètes augmenta de 8,000 lieues.—En tout, elle alla jusqu'à 27,000 lieues. Et ce qui n'est pas le phénomène le moins curieux, c'est que d'une tête à l'autre, s'étendaient des rayons de lumière formant comme un pont entre les deux astres. Enfin ils disparurent tout séparés comme ils l'étaient.

Des astronomes ont cru depuis que cette comète s'est réellement séparée en plusieurs comètes distinctes.

Des phénomènes analogues à celui-là ont été observés en Chine, dans les siècles précédents. Ainsi l'on vit en 846 trois comètes marchant de front, tantôt s'unissant, tantôt se séparant de nouveau.

En 1362, les Astronomes Chinois en observèrent une qui perdit complètement son noyau et ensuite sa queue. Il n'en resta qu'une sorte de vapeur blanche un peu recourbée ; tandis que leurs prédécesseurs en 1066 en avaient observé une autre, qui pendant plusieurs jours ne garda que le noyau, perdant chevelure et queue, et qui après cela reprit l'une et l'autre.

Tout cela, assurément, Messieurs, ne rend pas plus facile le problème touchant la constitution intime des comètes ; mais rappelons-nous qu'en fait de sciences, c'est déjà beaucoup de savoir qu'on ne sait rien. En sachant bien cela pour cette question-ci en particulier, nous serons aussi avancés que les plus grands astronomes. C'est à peine si jusqu'ici, ils ont osé avancer quelques conjectures.

Halley, en parlant des grandes traînées de lumière de l'aurore boréale de 1716, dit qu'elles ressemblaient tellement à des queues de comètes, qu'à la première vue on pouvait s'y méprendre. Elles ressemblaient encore bien fort, ajoute-t-il, à de l'électricité vue dans le vide et dans l'obscurité. Euler voyait une grande affinité entre les queues et chevelures des comètes, les aurores boréales et la lumière zodiacale, et il les pensait produites par l'action du soleil sur les atmosphères des comètes, de la terre et du soleil.

M. de Humboldt se hasarde à voir dans la nébulosité des comètes, un dégagement de double électricité, dont une partie est attirée vers le soleil et l'autre repoussée au loin pour former la queue.

D'autres savants encore ont hasardé quelques théories à ce sujet, mais la conclusion qu'il faut toujours tirer, c'est que personne n'a rien de bien positif à nous enseigner là-dessus.

Venons-en donc, Messieurs, à aborder une question plus palpitante d'intérêt en ce moment, et voyons s'il faut définitivement ajouter foi aux prophéties de l'Astronome Allemand, et si un astronome quelconque est à même d'annoncer la fin du monde pour le 13 juin 1857, par le fait d'une comète.

Pour traiter la chose à votre entière satisfaction, nous examinerons en premier lieu, si les astronomes peuvent annoncer le retour d'une comète à jour fixe en second lieu, si la rencontre d'une comète peut cau-

ser la fin du monde ; enfin, en troisième lieu, s'il est probable que la chose arrivera.

I

Peut-on prédire le retour des comètes ?

Longtemps l'on a regardé les comètes comme des amas de vapeurs errant à l'aventure, et ne revenant point après qu'elles avaient passé. Tycho-Brahé, le premier prouva qu'elles étaient de véritables astres, tournant autour du soleil, d'après des lois tout-à-fait régulières.

La courbe que décrivent les comètes peut être une ellipse, une parabole et aussi une hyperbole.

Plusieurs astronomes ont pensé que la courbe ordinaire et régulière des comètes, était la parabole, qui est une ellipse à grand axe infini ; et qu'en conséquence, après qu'elles ont tourné autour de notre soleil, elles s'en vont tout droit, jusqu'à ce qu'elles tombent dans la sphère d'action de quelque autre soleil, et ainsi de suite indéfiniment.

Maintenant l'on est certain que le plus grand nombre, décrit des ellipses allongées ; il n'est même point prouvé d'une manière absolue qu'aucune comète décrit de parabole ou d'hyperbole du moins comme courbe primitive.

Puisque les comètes décrivent généralement des courbes fermées, telles que l'ellipse, il est donc certain qu'elles reviennent.

Mais est-il facile de reconnaître, lorsqu'une comète se montre, si elle paraît pour la première fois, ou si elle est déjà venue ?

D'après ce que nous avons dit des changements considérables qu'éprouvent souvent les comètes dans leur forme, il faut renoncer à les reconnaître par leur signalement. Car, si une comète est quelque fois tellement transformée en peu de jours qu'elle devient méconnaissable, quels changements ne peut-elle pas subir entre un périhélie et l'autre ?

La route que suit la comète est donc la seule chose qui fixe l'attention des astronomes.

Il est bien vrai qu'il est absolument possible que deux comètes suivent exactement la même route ; mais c'est tellement peu probable, qu'on peut bien ne pas tenir compte de cette hypothèse.

Or, il arriva, en 1682 qu'une belle comète s'étant montrée, l'astronome anglais Halley, remarqua une ressemblance frappante entre les éléments de la courbe qu'elle décrivait et les éléments de la courbe d'une comète qui avait paru en 1657 et qui avaient été calculés par Kepler.

Halley fut tellement frappé de cette ressemblance, qu'il se dit : il y a 75 ans entre 1607 et 1682, et en remontant encore de 75 ans ou de 76 ans, ne trouverait-on pas une comète semblable ? Et il trouve en effet, avec une joie inexprimable, qu'en 1531, Apian avait observé à Ingolstadt, une comète dont les éléments avaient encore une très grande ressemblance avec ceux de sa comète de 1682. L'identité de ces trois astres lui parut donc évidente, et il se hasarda à prédire le retour de cette même comète pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759.

L'année du retour de cette comète fut donc fixée à peu près ; il ne fut pas question de fixer le jour. Voyons si on y parvint plus tard, et écoutons à ce sujet l'astronome Lalande :

« Lorsqu'on commençait à parler en 1757 du retour de la comète prédite par Halley, on s'aperçut que l'inégalité des périodes précédentes nous laissait près d'un année d'incertitude, sur le temps de son

apparition. Halley avait remarqué que cette comète en 1681 ayant passé fort près de Jupiter, en avait dû être fortement attirée, et que cela pourrait retarder l'apparition suivante, jusqu'en 1759. Mais cette considération était trop vague pour qu'on dût y compter, et Halley n'y comptait pas lui-même. Je proposai à Clairaut d'y appliquer sa théorie de l'attraction, dite des trois corps, en lui offrant tous les calculs astronomiques dont il avait besoin.

Je lui donnai les situations de la comète et les forces que Jupiter et Saturne avaient exercées sur elle pendant deux de ses révolutions, ou 150 ans. Par ce moyen, Clairaut trouva que la révolution de la comète devait être de 611 jours plus longue que la précédente, dont 100 jours pour l'attraction de Saturne et 511 jours pour celle de Jupiter.

Suivant ces calculs, la comète devait passer au périhélie dans le milieu d'avril, elle y passa néanmoins le 12 Mars ; et malgré l'immensité des calculs que nous fîmes à cette occasion, Clairaut et moi, les petites quantités négligées, produisirent environ un mois d'erreur dans la prédiction. » (Lalande, abrégé d'astronomie.)

C'est cette même comète de Halley que nous avons étudiée ensemble dans son retour de 1835, et pour celle-là l'on peut maintenant nous prédire son apparition tout aussi exactement qu'une éclipse de soleil ; l'on peut même la suivre par le calcul, jour par jour, et assigner sa place dans l'espace, en tenant compte des perturbations qu'elle a subit de la part des planètes, et en tenant compte aussi, bien entendu, du changement continu que subit à chaque instant la rapidité de sa course. Car il ne faut point perdre de vue qu'une comète n'est jamais deux instants de suite à la même distance du soleil ; que toujours ou bien elle s'en approche, ou bien elle s'en éloigne.

Or, à chaque mouvement qu'elle fait vers le soleil, sa marche devient plus rapide, et à chaque pas qu'elle fait en s'éloignant, sa marche se ralentit. Mais ce changement de chaque instant peut parfaitement être calculé ; car il s'opère avec une exactitude mathématique, d'après la Loi de Kepler, énoncée en ces termes ; les rayons vecteurs des planètes et des comètes décrivent des aires proportionnelles aux temps.

D'après cette loi, à cause du grand allongement des ellipses cométaires, il peut se faire qu'une comète marche mille et mille fois plus vite à son périhélie qu'à son aphélie. Il y a même des comètes qui à cause de la petitesse de leur périhélie, atteignent une vitesse vraiment prodigieuse, au moment où elles tournent autour du soleil.

Ainsi, d'après John Herschel, la comète de 1848 parcourait au périhélie 122 lieues par seconde !

S'il faut s'en rapporter aux calculs de l'astronome Argelander, cité par M. de Humboldt, la comète de 1680 qui avait à son périhélie une rapidité de 30 lieues par seconde, n'aurait à son aphélie, qu'il affirme être à 24 milliards de lieues du soleil, qu'une vitesse de 10 pieds par seconde. D'après ces calculs, la révolution de cette comète est de 8000 ans. Si c'est celle-là qui doit amener la fin du monde, nous n'avons point à nous en effrayer pour le moment ; elle a encore à trotter pendant 7823 ans, avant d'être à même de faire un mauvais coup.

Le nombre des comètes dont on peut prédire le retour à jour fixe, est encore bien limité.

On le peut pour la comète d'Encke ou comète à courte période, ou de 1200 jours environ.

Le calcul de ses révolutions est cependant assez compliqué, parce que comme elle reste toujours en

deça de l'orbite de Jupiter, elle est continuellement sous l'action d'une ou même de plusieurs planètes perturbatrices. On le peut pareillement pour la comète de Biela, ou de 6 ans.

C'est celle-ci qui causa une si grande frayeur dans le monde en 1832. Les astronomes avaient annoncé que cette comète passerait le 29 octobre avant minuit dans un point du plan de l'écliptique où la terre elle-même passe tous les ans, et où cette année là, entre autres, elle devait passer juste un mois après la comète. Beaucoup de gens eurent peur que la comète ne se trouvât un peu en retard, et que nous ne pussions encore la rencontrer. Mais heureusement, les astres ne sont pas comme les hommes; ils obéissent à la minute, en suivant la route que Dieu leur a tracée; et lorsque la terre arriva à la même place qu'avait traversée la comète, celle-ci était déjà à 20 millions de lieues plus loin.

Il est aussi des comètes dont les astronomes ont annoncé le retour et qui leur ont fait défaut. L'une d'entre elles surtout, est célèbre dans les annales de la science; il faut que je vous en dise un mot, Messieurs, vous verrez de plus en plus combien le problème est compliqué.

En 1720, Messier découvre une comète dont il calcule aussitôt les éléments paraboliques. Il est bon de faire une remarque à propos de cette expression. Maintenant encore, dès qu'une comète se montre, on calcule ses éléments paraboliques, quoiqu'on sache très-bien que c'est plutôt une ellipse qu'elle décrit qu'une parabole. Mais l'ellipse est une courbe très-compliquée, tandis que trois bonnes observations suffisent pour déterminer une parabole, et ce n'est qu'autant que la comète se montre longtemps sur l'horizon, qu'on peut finir par voir si elle décrit une ellipse et quelle espèce d'ellipse.

Les astronomes s'attachent donc toujours en premier lieu à des éléments supposés paraboliques, quitte à les rectifier plus tard, s'il y a lieu.

C'est précisément ce qui arriva par rapport à la comète découverte et calculée par Messier. Comme l'apparition se prolongea, un autre astronome, Lexel, lui trouva une orbite dont le grand axe, non-seulement n'était pas infini, mais qui était même tellement court qu'il réduisait la révolution de la comète à 5 ans $\frac{1}{2}$.

Messier, qui avait calculé sa parabole, de se récrier aussitôt et de poser cette objection écrasante; mais si cette comète a une orbite de 5 ans $\frac{1}{2}$, pourquoi ne l'a-t-on pas vue il y a 5 ans $\frac{1}{2}$? Pourquoi pas il y a 11 ans? Pourquoi point auparavant?

Evidemment l'objection était insoluble; cependant, Lexel avait si bien calculé son orbite que tous les astronomes furent obligés de convenir qu'il avait raison; et lui-même convenait qu'il y avait là quelque mystère bien caché.

(A Continuer.)

ETUDES SUR JEANNE D'ARC.

Par M. Desmázures, Ptre. de St. Sulpice, le 17 Mai 1859.

Avant de commencer à raconter les faits qui se rapportent à la vie de Jeanne d'Arc, M. le Lecteur a émis quelques observations préliminaires en forme d'introduction dont nous allons présenter le résumé.

Quel est l'intérêt de cette histoire? quel en est l'enchaînement? enfin à quelles sources peut-on re-

courir maintenant pour connaître Jeanne d'Arc; voilà les différents points qui ont été abordés dans l'introduction et qui doivent servir de préliminaires à l'exposition des faits.

Du reste ce travail, a fait remarquer M. Desmázures, a été entrepris sans arrière pensée contre les anciens ennemis de la France; il ne s'agit que de rendre justice à Jeanne d'Arc, et s'il fallait en venir aux récriminations, il y aurait autant à parler contre ceux qui l'ont laissé mourir, que contre ceux qui l'ont immolée.

Les Anglais eux-mêmes ont reconnu leur injustice, en plusieurs circonstances. Déjà ils ont réhabilité la mémoire de l'héroïne d'Orléans, et l'un des ouvrages qui aient eu le plus de succès en Angleterre depuis le commencement du siècle, est un poème en l'honneur de Jeanne d'Arc, dû à Robert Southey, auteur illustre et égal aux plus grands écrivains de son pays.

On n'a donc plus à venger une iniquité déjà reconnue d'une manière si éclatante, et il est à souhaiter que tous les préjugés nationaux encore existant, s'effacent comme celui-là; et que alliés désormais, au lieu d'être ennemis, ces deux grands peuples accomplissent ensemble les œuvres de la civilisation qu'ils ont si magnifiquement inaugurées récemment en Crimée, comme en Chine.

INTRODUCTION.

I

M. le Lecteur a d'abord fait remarquer que, dans les faits de l'histoire ou dans les œuvres de la poésie, il n'y a rien à mettre au-dessus de la vie de cette jeune fille qui, en quelques mois, a accompli de si grandes choses, pour mourir à 18 ou 19 ans, à un âge où commencent tout au plus les vocations les plus prématurées.

L'histoire offre les événements les plus merveilleux comme les plus variés; les Poètes ont su quelquefois trouver les situations les plus touchantes et les plus prodigieuses; mais dans l'histoire comme dans la poésie, il n'y a rien qui ait jamais surpassé la simple vérité des œuvres de cette héroïne admirable du XV^e siècle. C'est une réflexion d'un auteur assez célèbre, Charles Nodier, à laquelle on peut ajouter qu'ici, il y a quelque chose qui surpasse encore l'action, si grande qu'elle soit, qui est en scène; c'est le caractère admirable, la sainteté et la grandeur personnelle de celle qui a tout accompli.

De plus, dans la poésie épique, le merveilleux qui en fait la grandeur est de pure fiction; mais dans cette histoire où l'on voit à chaque pas une intervention toute puissante de la providence elle-même, le merveilleux qui se trouve partout est réel et véritable.

On peut même l'élever plus haut, au-dessus des conceptions les plus admirables des plus grands génies que la terre ait jamais vus; on peut rapprocher Jeanne-d'Arc des héroïnes de la Bible, en qui l'on trouve des images et des symboles si respectables.

Mais dit un illustre Evêque du clergé de France: "prenez Débora, Ruth, Esther, Judith, images symboliques de la femme par excellence, qui devait sauver le monde, et vous ne trouverez pas de plus beau type que cette jeune fille, qui est devenue la colonne de la nationalité d'un grand peuple et l'âme de la France à sa plus sublime expression.

"Dieu, dans l'alliance nouvelle, semble avoir voulu donner un souvenir par cette jeune et pure vierge d'Orléans, de cette vierge de Juda dont il avait

“ d'abord présenté autrefois à l'avance des ébauches figuratives.”

Ici M. le Lecteur a fait ressortir une disposition particulière de la Providence à l'égard de Jeanne d'Arc.

C'est que pour ne nous laisser rien ignorer d'événements si grands et si extraordinaires, et pour en montrer l'authenticité la plus complète, Dieu a permis que Jeanne terminât sa vie par une catastrophe tragique après un procès circonstancié, qui dura une année entière ; pour que toutes les preuves vinsent s'accumuler de la mission et de la vocation de celle qui était envoyée par lui.

De telle sorte que nous sommes mis au courant de tout ce qu'a pu dire, penser et accomplir cette héroïque enfant dans les jours rapides de sa glorieuse existence, ce que l'on voit non-seulement dans les pièces authentiques de son procès de condamnation, où il y eut près de trente jours d'interrogatoires ; mais aussi, dans les pièces également incontestables de son procès de réhabilitation qui fut entrepris 20 ans après le martyre, et où figurèrent plus de deux cents témoins qui avaient connu Jeanne d'Arc aux différentes circonstances de son enfance, de sa jeunesse, de ses exploits et de sa mort.

Tout se trouve donc ici pour commander l'attention et avec le sublime et le divin, l'authenticité la plus incontestable que l'histoire ait jamais pu invoquer.

Mais avant d'entrer en aucun détail, nous allons présenter d'abord un résumé des faits que nous avons à exposer ; nous en verrons mieux ensuite l'ensemble et l'enchaînement.

II

Les événements les plus funestes avaient passé successivement sur la France dans l'espace de quelques années, depuis le milieu du quatorzième siècle jusqu'aux premières années du quinzième.

Défaites sanglantes où étaient venues s'engloutir toutes les ressources de la nation ; trahison des plus grands vassaux unis à l'étranger ; la Capitale même au pouvoir de l'ennemi et les plus grands corps de l'Etat lui servant de conseillers et d'appui, pendant que le Souverain, chassé de ville en ville, et réfugié dans l'une des provinces frontières, méditait la sa fuite en pays étranger.

Ses armées avaient été dispersées ou anéanties, ses principaux hommes de guerre étaient morts sans vengeance ; la nation était divisée, pour comble de malheur, en deux factions qui épuisaient les dernières forces en haines implacables et destructives ; presque toutes les forteresses étaient démolies ou conquises, et au milieu du désespoir général, qui s'étendait depuis la Cour du Roi abandonné, jusqu'au fond des campagnes, il ne restait plus qu'une vieille prophétie qui conservait quelque idée de salut et à laquelle personne ne croyait, annonçant qu'une jeune fille, venue des marches de la Lorraine, délivrerait le royaume : voilà où l'on en était, et chaque jour apportait l'annonce d'un nouvel échec, d'un nouveau revers, d'une nouvelle défection, lorsque tout-à-coup, et quant tout va périr, cette jeune fille paraît.

C'est une bergère âgée de 15 ans, d'un extérieur simple, mais noble ; d'une figure pleine de modestie et de douceur, mais en même temps de fermeté et d'énergie ; ayant toute la grâce de la jeunesse, mais d'une taille et d'une force remarquables pour son âge, et comme dit la chronique, *la figure d'un enfant avec la force d'un homme* ; d'une vertu et d'une piété qui

en impose aux plus défiants, et qui vient promettre de sauver le pays, de relever la Monarchie, de faire sacrer le Roi au milieu même du territoire conquis, et de frapper ses ennemis d'un tel coup, qu'il n'en restera bientôt plus un seul dans le pays, *excepté, dit-elle, ceux qui y mourront.*

Cela semblait bien extraordinaire, bien incroyable, et il faut avouer que c'était une rude épreuve pour la prudence humaine, mais à la fin il fallut se rendre à l'évidence. Ce n'était, il est vrai, qu'une petite Bergerette, ne connaissant ni A ni B, comme elle le disait elle-même, ne sachant ni chevaucher ni tenir la lance, et seulement coudre et filer ; mais cette jeune fille réputée sainte et pure entre toutes ses compagnes, priant avec tant de ferveur, sentant si vivement les maux de la France, était accompagnée de tels signes, de telles preuves et de tels témoignages d'une assistance toute divine et toute surnaturelle, qu'après mille difficultés, les plus sages et les plus prudents, voyant d'ailleurs la partie perdue, se confient enfin en cette ressource suprême.

A son aspect tout change en un instant. Jeanne marche de victoires en victoires, renverse les forces de l'ennemi, ne se servant cependant elle-même que de sa bannière, de la tête de sa hache ou du plat de son épée. Et en quelques jours elle accomplit ce qu'elle avait promis, elle délivre *Orléans*, conduit Charles de victoires en victoires à *Rheims* pour le faire sacrer, et en moins de trois mois achève son œuvre ; et cette puissance Anglaise si formidable, cette puissance édifiée en France pendant un siècle d'efforts de génie et de persévérance, qui avait su si bien attirer à elle les intérêts ennemis de la royauté et de l'unité nationale ; qui avait sacrifié ses trésors, les fils, de ses rois, le plus précieux sang de l'Angleterre, à tant d'heureux présages d'une domination glorieuse sur le continent, cette puissance, elle la frappe d'un tel coup, quelle la ruine entièrement.

Aussi à partir de ce moment l'usurpation étrangère ne fait plus que descendre, chanceler, trébucher jusqu'à ce qu'elle s'écroule complètement ; après quelques mois de luttes, il n'est plus besoin d'une action plus qu'humaine pour achever son œuvre glorieuse, et Jeanne peut disparaître des champs de bataille.

Dès lors il semble que Jeanne n'a plus rien à faire et que sa mission est finie ; c'est ce qu'elle croit elle-même d'abord, et ce qu'elle déclara plus d'une fois, quelques historiens en ont été persuadés ; mais non, une nouvelle révélation commence et une autre mission terrible, mission sublime lui est manifestée, sinon commandée et imposée. “ Il faut qu'elle mette pour ce pays qu'elle vient de sauver, et le ciel veut qu'elle couronne tant de prodiges par le martyre.”

Il avait fallu une héroïne pour délivrer la France de ses ennemis, maintenant il lui fallait une victime pour qu'elle fût purifiée de ses crimes, et des iniquités des descendants dégénérés de Saint Louis. Les visions et les voix le firent comprendre à *Jeanne d'Arc*, mais sans le lui imposer comme la première partie de sa mission, et cela dit l'un de ses plus illustres panégyristes, Mgr. Pie, évêque de Poitiers, *afin que l'oblation fut plus complète.*

Jeanne n'avait alors que 17 ans environ, elle comprit toute l'étendue de son sacrifice. Après avoir déjà annoncé son départ et avoir suspendu son armure dans la Basilique de *St. Denis*, elle retourna aux dangers et aux combats, sûre d'avance de son sort, de l'ingratitude des uns, et de la haine implacable des

autres, ne cherchant de consolation que dans la prière et les assurances de ses voix qui lui disaient : *qu'elle n'avait rien d'amer, cette mort qui la conduirait plutôt en Paradis.*

C'est donc une vraie méprise, de la part de certains ouvrages historiques, de nous représenter Jeanne n'écoulant plus ses voix, entraînée par l'ascendant de l'autorité royale et marchant, malgré elle, à une mort qu'elle doit regarder comme un châtiment mérité par sa désobéissance ; on ne peut se tromper plus complètement.

Non, Jeanne n'a mérité ici aucun reproche, pas plus en ce moment qu'en aucune circonstance de sa vie ; elle ne s'est jamais démentie ; sa gloire doit rester toujours pure et sans tache dans les pages de l'histoire ; et bien loin qu'il y ait alors quelque tache en cette admirable existence, elle ne fut jamais plus belle, ni plus pure, ni plus parfaite aux yeux du Souverain Juge. Oh ! dit Mgr. Pie, ne soyons pas de ceux qui ne se reposent point qu'ils n'ayent trouvé des torts dans l'adversité, et qui imputent toujours des fautes au malheur ; la théologie des amis de Job n'est pas celle des disciples de la Croix.

D'ailleurs l'épreuve n'est-elle pas pour elle comme pour tant d'autres âmes d'élite, une distinction et une gloire de plus ? Si Jeanne d'Arc, après son arrivée à Rheims, se fut retirée comme elle le demandait elle-même, elle n'aurait pas ce je ne sais quoi d'incomparable que le malheur ajoute à la vertu. Elle reçut sa grâce à Domrémy, sa gloire humaine à Orléans, et à Rouen cette grandeur qui couronne tout, et lui donne une dignité si imposante et si touchante.

Enfin, sans cette épreuve Jeanne eût été bien moins illustre, bien moins connue, et la main de Dieu n'eût pas été aussi sensible ; cette histoire de quelques jours eût passé comme un rêve, comme un météore tellement rapide, qu'à peine sa mémoire eût pu être conservée à la postérité, et peut-être qu'il ne fut rien resté de la croyance à sa vocation surnaturelle, détruite bientôt et par la jalousie de ses contemporains, et par l'ignorance des âges suivants, puisque *Juvénal des Ursins*, aux Etats de Blois tenus deux ans après le bûcher de Rouen, rendant compte des événements glorieux qui ont rendu la couronne à son souverain, ne mentionna même pas le nom de celle qui avait tout accompli, comme si elle n'y tenait pas une place suffisante, pour en occuper une assemblée aussi grande et aussi respectable, et entretenir les nobles seigneurs et savants conseillers, d'une petite paysanne, d'une bergerette impliquée, on ne sait comment, dans de si grands événements.

Mais le procès qui avait eu lieu, rendait l'oubli impossible, les pièces devaient en subsister pour toujours ; de plus, le Roi au moment de mourir eût horreur de son ingratitude : Jeanne, s'écriait-il souvent, je suis puni pour vous avoir abandonnée : oh ! Jeanne, pardonnez-moi, priez pour moi dans le ciel, et oubliez tous mes méfaits. Il ordonna donc un procès de révision et de réhabilitation où parurent plus de 200 témoins oculaires, parmi lesquels la mère de Jeanne, ses sœurs, ses frères, ses amies d'enfance, ses compagnons d'armes, son confesseur, plusieurs de ses juges et des témoins de son supplice, en présence des Evêques de la province, présidés par le Cardinal Archevêque de Rheims, qui avait été délégué par le Pape Calixte III à cet effet.

Et c'est ainsi que l'on a réunis les éléments de la plus belle épopée qui fut jamais et qui reste à faire.

III

En terminant cette introduction, M. le Lecteur a parlé des sources auxquelles on pouvait recourir maintenant, pour connaître Jeanne d'Arc.

Dans notre prochain numéro, nous tâcherons de le suivre dans son intéressant travail.

(A CONTINUER.)

Z U M A

DECOUVERTE DU QUINQUINA.

Vers le milieu du dix-septième siècle, l'animosité des Indiens contre les Espagnols existait encore dans toute son énergie ; ils étaient subjugués et non soumis.

A cette époque, la cour d'Espagne nomma vice-roi le comte de Cinchon. Le comte, dans la force de l'âge, et doué de toutes les qualités aimables et de toutes les vertus qui peuvent concilier les esprits et gagner les cœurs, venait de se marier. Il avait épousé une jeune personne accomplie. La comtesse voulut suivre son époux, qui craignant confusément pour elle la haine et la perfidie des Indiens, désirait qu'elle restât en Espagne, malgré le chagrin que lui causait la seule idée d'une telle séparation. La comtesse, pénétrée de terreur en songeant que son époux allait se trouver exposé à mille dangers, voulut absolument suivre le vice-roi, afin de veiller sur lui avec toutes les précautions de la crainte, et toute la vigilance de l'affection. Elle emmena avec elle quelques Espagnoles qui devaient composer sa cour à Lima. Dans ce nombre se trouvait son amie intime depuis l'enfance. Béatrix (c'était son nom) n'avait que peu d'années de plus que la vice-reine ; mais son attachement pour elle était si tendre, qu'il ressemblait à l'amour d'une mère. Elle avait fait tous ses efforts pour engager la comtesse à rester à Madrid ; ensuite, lorsqu'elle vit que sa résolution était inébranlable, elle déclara qu'elle la suivrait.

En vain les Indiens entendaient dire que le Comte était doux, humain, équitable ; ils répétaient entre eux : *c'est un Espagnol !*... Ce mot pour eux, disait tout ce que la haine peut exprimer de plus énergique. La religion n'avait point encore adouci ces impétueux ressentiments ; on avait trop négligé de leur faire connaître sa sublime morale. On s'était borné à leur faire suivre quelques pratiques extérieures, mais ils conservaient toujours entre eux une grande partie de leurs superstitions et de leur ancienne idolâtrie.

Or, les Indiens, dans leur misère, exerçaient, depuis la conquête de l'Amérique, une vengeance secrète qu'aucun Espagnol encore n'avait soupçonnée ; ils avaient été contraints de livrer à leurs nouveaux maîtres tout l'or et tous les diamants du nouveau monde, mais ils leur cachaient des trésors plus précieux, plus utiles à l'humanité. En leur abandonnant tout le luxe de la nature, ils s'en étaient réservé exclusivement les bienfaits. Seuls, ils connaissaient de puissants contre-poisons et antidotes merveilleux que la prévoyante nature, ou, pour mieux dire, que la Providence a placés là pour remédier à des maux extrêmes. Les seuls Indiens aussi connaissaient les

admirables propriétés de l'écorce salutaire du quinquina, et par un pacte solennel et fidèlement observé, par les serments les plus redoutables et souvent renouvelés, ils s'étaient tous engagés entre eux à ne jamais révéler aux Espagnols ces importants secrets.

Au milieu des rigueurs de l'esclavage, les Indiens avaient toujours conservé parmi eux une espèce de gouvernement intérieur; ils se nommaient un chef dont les fonctions mystérieuses consistaient à les rassembler la nuit, à de certaines époques, pour renouveler leurs serments. Les Indiens des bourgades, plus libres que ceux qu'on assujettissait au service du palais des vice-rois, ne manquaient jamais de se trouver à ces assemblées qui se tenaient sur des montagnes, dans des lieux déserts où l'on ne pouvait parvenir que par des chemins qui eussent paru impraticables à des Européens.

Dans ce temps, leur chef secret et suprême (car ils en avaient plusieurs), s'appelait Ximéo. Aigri par le malheur et par des injustices particulières, son âme naturellement grande et généreuse, était fermée depuis longtemps à tous les sentiments doux et tendres. Une véhémence indignation, qui n'était contenue par aucun principe, avait fini, en s'exaltant chaque jour, par le rendre barbare et féroce. Cependant la basse et lâche atrocité des empoisonnements répugnait à son caractère: il n'avait jamais employé ces affreux moyens de vengeance, et même il les interdisait à ses compagnons; et les actes de scélératesse qui s'étaient commis quelque fois dans ce genre, n'avaient jamais eu son consentement. Ximéo était père; il avait un fils unique, nommé Mirvan, qu'il chérissait, et auquel il avait inspiré une partie de sa haine contre les Espagnols. Mirvan, jeune, beau, généreux, avait épousé depuis trois ans Zuma, la plus remarquable des Indiennes des environs de Lima; Zuma, aussi douce, aussi sensible qu'elle était belle, faisait le bonheur de son époux, et ne vivait que pour lui et pour un enfant de deux ans dont elle était mère.

Un autre chef, Azan, était, après Ximéo, celui qui avait le plus d'ascendant sur les Indiens. Azan était violent et cruel, et nulle vertu naturelle ne tempérant en lui l'instinct de la fureur dont il était toujours animé. Ces deux chefs croyaient avoir une illustre origine, ils se vantaient de descendre de la race royale des Incas.

Quelques jours avant l'arrivée du nouveau vice-roi, Ximéo convoqua une assemblée, sur la colline de l'arbre de la santé, c'est ainsi qu'ils désignaient l'arbre du quinquina; et lorsqu'ils furent tous réunis: "Amis, leur dit-il, répétons autour de l'arbre de la santé, la formule terrible qui nous engage à cacher pour jamais nos secrets." A ces mots, Ximéo, d'une voix plus élevée, d'un ton plus ferme, dit ces paroles: "Nous jurons de ne jamais découvrir aux enfants de l'Europe les vertus divines de cet arbre sacré, le seul bien qui nous reste! Malheur à l'Indien infidèle et parjure, qui, séduit par de fausses vertus, ou par crainte et par faiblesse, révélerait ce secret aux destructeurs de ses dieux, de ses souverains et de sa patrie! malheur au lâche qui ferait don de ce trésor de santé aux barbares qui nous asservissent. Qu'ils gardent l'or qu'ils nous ont ravi, et dont ils sont si insatiables: gardons du moins pour nous seuls ce présent du ciel!... Si parmi nous il se trouvait jamais un traître, nous jurons de le poursuivre et de l'exterminer, fût-il notre frère ou notre fils. Nous jurons, s'il est engagé dans les liens du mariage, de poursuivre en lui son épouse et ses en-

fants, s'ils n'ont pas été ses dénonciateurs; et si ses enfants sont au berceau, de les immoler, afin d'éteindre sa coupable race.... Amis, faites-vous tous, et du fond de l'âme, ces redoutables serments dont vos aïeux nous ont laissé la formule, et que vous avez déjà prononcés tant de fois?... —Oui, qui, s'écrièrent à la fois tous les Indiens, nous prononçons toutes ces imprécations contre quiconque trahirait ce secret; nous jurons de le garder avec une inviolable fidélité, et de souffrir, s'il le fallait, les plus affreux tourments et la mort, plutôt que de le révéler.—Songez, dit le farouche Azan, songez que dans les premiers temps de notre asservissement, dans ce temps où des milliers d'Indiens eurent tant à souffrir, nul n'a voulu sauver sa vie en dévoilant ce secret, que nos peuples gardent depuis plus de deux cents ans!... Jugez si l'on pourrait trouver de supplice assez grand pour celui qui le trahirait!... Pour moi, je jure de plus, que s'il existe parmi nous un Indien capable d'un tel forfait, il ne périra que de ma main; et si ce traître avait une femme et des enfants en bas-âge, je jure encore de les poignarder tous...." Ce discours féroce n'était pas prononcé sans dessein. Azan haïssait le jeune Mirvan, fils de Ximéo, non-seulement parce qu'il ne lui trouvait pas assez d'animosité contre les Espagnols, mais surtout parce que Mirvan, (époux adoré de Zuma, et père d'un enfant charmant,) était heureux; et les méchants, toujours infortunés, sont toujours envieux. "Azan, reprit Mirvan, on peut être fidèle à sa parole sans avoir la férocité; nul de nous n'est capable d'un parjure; tes menaces n'effraient personne, et sont inutiles; et qui ne sait pas que pour être barbare, tu n'as besoin ni d'un traître à poursuivre, ni d'un crime à punir." Azan, irrité, allait répondre; mais Ximéo prévint une dispute violente en représentant combien il était imprudent et dangereux de prolonger inutilement ces sortes d'assemblées, et aussitôt chacun se retira.

Les Indiens, forcés de dissimuler, conservaient toujours les apparences du respect et de la soumission. Une troupe nombreuse de jeunes Indiennes, portant des corbeilles de fleurs, se trouva aux portes de Lima, à l'arrivée de la vice-reine. Zuma était à leur tête, et la comtesse fut si frappée de sa beauté, de sa grâce et de la douceur de sa physionomie, que peu de jours après elle voulut l'avoir au nombre des esclaves indiennes employées dans le palais, au service intérieur des vices-reines. Bientôt la comtesse prit une telle amitié pour Zuma, qu'elle l'attacha au service particulier de sa chambre et de sa personne. Cette faveur parut une imprudence à Béatrix, l'amie de la comtesse, car Béatrix avait l'imagination si noircie par tous les récits qu'elle avait entendu faire sur la perfidie des Indiens, que malgré la générosité naturelle de son caractère, elle se livrait à toutes les sinistres craintes, à tous les noirs soupçons que peuvent inspirer la sombre défiance et la terreur: elle était excusable, c'était pour son amie, et non pour elle, qu'elle craignait! Elle vit avec peine l'amitié de la vice-reine pour une Indienne, et les femmes de la comtesse en conçurent une extrême jalousie. Elles profitèrent de la faiblesse de Béatrix pour la prévenir contre Zuma; on lui dit que Zuma était fausse, dissimulée, ambitieuse et présument tout de sa beauté; qu'elle n'aimait point la comtesse, et qu'elle abhorrait les Espagnols. Bientôt on alla plus loin; on lui prêta des discours extravagants. Béatrix ne crut pas tout ce qu'on lui disait, mais elle prit une inquiétude et une défiance qui lui donnèrent une véritable aver-

sion pour Zuma, et cette inimitié devint d'autant plus forte, qu'il lui fut absolument impossible de nuire à Zuma dans l'esprit de la vice-reine, qui s'attachait chaque jour davantage à l'objet de tant de haine, d'injustice et de calomnie. Zuma, de son côté, prit la plus tendre affection pour la comtesse; néanmoins pour éviter des scènes désagréables, elle se tenait renfermée dans sa chambre, et ne paraissait que lorsque la comtesse la faisait appeler.

Le vice-roi n'épargnait rien pour se faire aimer des Indiens; mais ces derniers avaient vu plusieurs vice-rois monter, dans les commencements, de la douceur, de la justice et de l'affabilité, et ensuite démentir toutes ces heureuses apparences. Aussi la bonté réelle du comte ne fit aucune impression favorable sur eux: ils la regardèrent comme une fausseté ou comme une faiblesse causée par la terreur qu'avait inspiré la mort subite du secrétaire du dernier vice-roi.

La comtesse était, depuis quatre mois à Lima, et sa santé s'y altérait visiblement. On attribua d'abord ce changement fâcheux à la chaleur brûlante du climat; mais ses maux, augmentant chaque jour, on commença à s'inquiéter: enfin elle tomba malade tout-à-fait de la *fièvre tierce*. On employa tous les remèdes connus alors: ils furent tous sans effet. L'inquiétude de Béatrix n'eut plus de bornes: elle questionna en particulier le médecin qu'on avait amené d'Espagne qui, ne pouvant guérir le mal, en parla mystérieusement et fit entendre qu'il l'attribuait à une cause extraordinaire qui lui était inconnue. Son air consterné, ses réticences, tout donna à Béatrix l'horrible idée que son amie mourait d'un poison lent.... De ce moment, elle n'eut plus un instant de repos: en cachant avec soin à la comtesse, et même au comte, ses affreux soupçons, il lui fut impossible de les dissimuler à deux des femmes de la comtesse qui les fortifièrent.... Mais qui pouvait avoir commis ce crime? Nulle autre que Zuma,.... Zuma qui entra librement à toute heure chez la vice-reine.... Mais Zuma comblée des bienfaits de la vice-reine!... Quel intérêt avait pu la porter à cette atrocité? La haine a toujours réponse à tout!... Zuma était hypocrite, vaine, ambitieuse. Enfin, elle était Indienne et familiarisée dès l'enfance avec l'idée des forfaits les plus noirs.

Béatrix repoussa, pendant quelques jours, ces effroyables soupçons; mais elle voyait son amie dépérir, et ses terreurs ne lui permirent plus de raisonner et d'observer par ses propres yeux: elle ajouta foi aux calomnies les plus extravagantes; l'inquiétude saisit aussi le comte qui, sans imaginer des crimes, s'alarmait de la durée d'une si longue fièvre. Cependant une apparence de mieux, dans l'état de la comtesse, donna de grandes espérances pendant quelques jours. Le médecin, ranimé, répondit presque de la guérison; les soupçons s'assoupirent; Béatrix respira. Néanmoins elle ne révoqua point les ordres qu'elle avait donnés en secret d'épier Zuma et de ne la laisser jamais entrer dans la chambre où l'on déposait toutes les boissons de la comtesse.

L'innocente et sensible Zuma au milieu de ces diverses agitations, ne pensait qu'à la vice-reine qu'elle chérissait avec toute la sincérité de l'âme la plus pure et la plus reconnaissante; elle s'affligeait profondément, en pensant qu'il existait un remède infaillible contre le mal qui la consumait et qu'il était impossible de lui indiquer! Zuma connaissait l'horreur des serments par lesquels les Indiens s'étaient engagés à ne jamais révéler ce secret. Si Zuma

n'eût exposé qu'elle, sans hésiter elle eût parlé; mais cette déclaration dévouait à une mort certaine son fils? Enfin, elle n'ignorait pas que le vindicatif Ximéo, pour s'assurer mieux de sa discrétion, avait remis, comme un otage cet enfant si cher, entre les mains du féroce Azan et de Thamis un autre de leurs chefs, moins cruel qu'Azan, mais aussi animé contre les Espagnols. Aussi Zuma n'osa même pas confier son chagrin à Mirvan; elle dévorait ses larmes et s'affligeait en silence. Cette affliction s'accrut encore; le faible espoir qu'on avait eu pour la comtesse s'évanouit; la fièvre reprit de nouvelles forces; le médecin annonça qu'il craignait pour sa vie et que la comtesse ne supporterait pas de tels accès, s'ils se renouvelaient encore pendant douze ou quinze jours...! La consternation fut universelle dans le palais...! Cet arrêt cruel mit au désespoir le comte et Béatrix et déchira le cœur de Zuma. La vice-reine, ne s'abusant point sur son état, montra autant de courage que de douceur et de piété. On fait toujours avec calme le sacrifice de la vie la plus heureuse, quand elle a été parfaitement pure! Elle reçut tous ses sacrements, qu'elle avait demandés; elle fit de tendres adieux à son amie, à son époux; elle recommanda à ce dernier le bonheur des Indiens, et surtout celui de sa chère Zuma; ensuite elle se jeta toute entière dans les bras de la religion. Zuma témoin de cette scène pathétique, ne put résister à l'excès de douleur; sa santé déjà très-affaiblie depuis trois mois, succomba tout à fait à tant de peines! elle fut attaquée le soir même de la maladie dont la comtesse était mourante: la fièvre tierce. Après deux ou trois accès, Mirvan, du consentement des Indiens, lui porta, en secret, la précieuse poudre qui devait guérir, à condition qu'il la lui donnerait, non en provision, mais par dose, pour une seule fois chaque jour. Zuma reçut le matin la première dose qu'elle ne devait prendre que le soir en se couchant. Lorsqu'elle fut seule, elle regarda cette poudre, ses larmes coulèrent; et levant les yeux au ciel: grand Dieu! dit-elle, c'est toi qui m'inspires!... je ne puis la sauver qu'en m'immolant; mon parti est pris; je ne révélerai point le redoutable secret;... ma mort expiera, même à leurs yeux, ma pitié; d'ailleurs ils ne soupçonneront point un tel dévouement, et ils attribueront sa guérison aux secours de la médecine. Je n'expose ni Mirvan ni mon fils; je n'aurai point trahi nos serments; je mourrai, mais elle vivra. Qu'importe l'existence de la pauvre Zuma,.... et combien est précieuse la vie de cette fille du ciel qui n'a fait usage de la puissance que pour secourir l'infortune et consoler l'affligé! de cette protectrice généreuse du pauvre et de l'esclave dont je viens d'entendre la voix défaillante prier pour ces cruels Indiens qui la laissent mourir! O ma bienfaitrice! au milieu des ombres de la mort, tu n'as point oublié ta fidèle Zuma! J'ai entendu ta bouche prononcer son nom et le bénir!... Oui, je jure, par la clarté sacrée du soleil, je jure de te sauver... En disant ces paroles, Zuma enveloppe la poudre de quina, la met dans son sein, et elle se lève; puis s'arrêtant, elle réfléchit aux moyens de s'introduire furtivement dans le cabinet où l'on dépose les boissons de la comtesse. Elle n'avait nulle idée des horribles soupçons formés contre elle, ni des précautions que l'on prenait pour lui rendre ce cabinet inaccessible, ainsi qu'à toutes les autres esclaves indiennes: elle croyait seulement que, depuis la maladie de la vice-reine, les femmes de chambre espagnoles s'étaient réservé exclusivement le service de l'intérieur, par zèle et par jalousie, ou par un de ces usages dont on

lui parlait si souvent, qu'on appelait *étiquette*. Elle résolut de n'entrer que le soir dans ce cabinet, pensant qu'alors elle n'y trouverait qu'une personne endormie; décidée, dans le cas contraire, à dire que, inquiète de la comtesse, elle venait savoir de ses nouvelles; en même temps voulant examiner s'il lui serait possible de s'introduire sans passer dans l'appartement de la comtesse, elle descendit dans un long corridor, qu'elle examina attentivement, et elle reconnut qu'une petite porte de dégagement du cabinet donnait dans ce corridor, ainsi qu'elle l'avait imaginé, et que la clef était à cette porte: elle se promit d'entrer la nuit de ce côté, et elle remonta dans sa chambre.

D'après les ordres de Béatrix, on épiait avec soin toutes les démarches de Zuma, et l'on s'empressa d'aller dire à Béatrix, que ce jour même Mirvan était venu chez elle; qu'une femme collée à la porte, pour écouter leur entretien, n'avait pu rien entendre, parce qu'ils avaient parlé tout bas; mais qu'en sortant, Mirvan avait eu l'air fort agité; qu'ensuite Zuma était descendue, avait parcouru le corridor en examinant toutes les portes, qu'elle s'était arrêtée à celle du cabinet avec le mainien et tous les signes qui annonçaient la crainte d'être surprise, et qu'enfin, elle s'était sauvée dans sa chambre. Ce récit fit frémir Béatrix, elle devina dans l'instant que Zuma avait le dessein de se glisser le soir dans le cabinet; les femmes eurent ordre d'épier le moment où elle sortirait de sa chambre, de l'en avertir sur le champ, de laisser aussitôt le cabinet vide et la clef à la porte. Béatrix alla sans délai instruire le vice-roi qui, sans adopter ses soupçons, fut néanmoins très-ému, et convint de se cacher avec elle dans le cabinet.

Une heure après la fin du jour, on vint avertir Béatrix que Zuma descendait l'escalier, mais sans lumière, dans l'obscurité, et avec toute les précautions du mystère et de la crainte. Béatrix et le comte allèrent précipitamment se cacher. Au bout de quelques minutes, ils entendirent ouvrir doucement la porte, et ils virent paraître Zuma. Elle était pâle, tremblante elle marchait lentement et avec effort. . . Elle regarda dans la chambre avec une contenance qui annonçait le trouble et l'effroi, et elle alla écouter à l'autre porte qui donnait dans l'appartement de la vice-reine, tout était calme. . . Zuma s'approcha de la table sur laquelle on avait disposé une seule boisson dans une carafe de cristal; Zuma tire de son sein le papier qui renfermait la poudre de quinquina; elle l'ouvre, prend la carafe d'une main, et de l'autre y répand la poudre. Aussitôt le vice-roi, saisi d'horreur, s'élança dans le cabinet en s'écriant: "Malheureuse! qu'avez-vous jeté dans ce breuvage? . . ." A cette apparition, à cette question terrible, Zuma éperdue, tréssa, la carafe échappa de ses mains et se brisa; Zuma tombe sur une chaise en disant: *Je suis perdue!* . . . et elle s'évanouit. . . On la fit porter dans sa chambre. Le comte et Béatrix convinrent que l'on cacherait à la vice-reine ce prétendu forfait: elle demanderait la grâce de ce monstre, ajouta le comte, et rien au monde ne pourrait me la faire accorder; il faut un exemple, je le donnerai. Le bruit se répandit à l'instant, dans le palais et dans la ville, que Zuma était convaincue d'avoir voulu empoisonner la vice-reine. Le soir même elle fut livrée à la justice, et conduite en prison. Mirvan, en apprenant ces affreuses nouvelles, alla trouver Azan et Thamir, et la mort dans le cœur ne leur dit que ces paroles: "Vous avez mon fils entre vos mains; du moins promettez-moi, que si nous gardons fidèlement le secret, vous

rendrez, après notre mort, cet enfant à mon père. " Nous le jurons, répondit Azan, mais tu n'ignores pas aussi que la moindre indiscretion lui coûterait la vie.—Nous saurons mourir, répondit Mirvan." A ces mots, il quitta le farouche Indien, et alla se mettre volontairement en prison. Il avait facilement deviné l'action de Zuma, mais il ne pouvait la justifier, qu'en livrant son enfant à la rage du barbare Azan; il résolut de mourir avec sa malheureuse épouse.

A la pointe du jour, le conseil s'assembla pour interroger et pour juger Mirvan et Zuma. On ouvrit les portes de la salle, et l'on fit annoncer aux Indiens qu'il leur était permis d'y entrer; il en vint un grand nombre, conduits par leurs chefs secrets, Ximéo, Azan et Thamir. On amena les deux infortunés époux chargés de chaînes. Zuma en apercevant Mirvan, s'écria avec véhémence: il n'est point coupable, il n'a nulle part à tout ce que j'ai fait, il ignorait mon dessein. . . Arrête, Zuma, interrompit Mirvan, ta mort est résolue, peux-tu songer à défendre ma vie! . . . je ne suis point accusé, c'est volontairement que je partage ton sort. . . Zuma, mourons en silence, mourons avec courage, et notre enfant vivra. . . Zuma comprit le véritable sens de ses paroles, elle ne répondit rien, et fondit en larmes. L'interrogatoire commença.

Zuma ne put désavouer les faits dont Béatrix et le vice-roi avaient été les témoins. On lui demanda de qui elle avait reçu la poudre qu'elle avait mis dans le breuvage. Elle la reçut de moi, dit Mirvan. Zuma le nia, en protestant encore qu'il avait entièrement ignoré ses desseins. Et quels étaient vos desseins? lui demanda-t-on?—Ce n'était pas celui d'empoisonner la vice-reine.—Pourquoi donc avez-vous fait usage de cette poudre? . . . Avez-vous cru n'employer qu'un remède salutaire? . . . A cette question, Zuma tréssa; ses yeux dans ce moment, rencontraient ceux du cruel Azan, son regard menaçant la remplait d'épouvante, elle croyait le voir égorger son enfant. Non, non disait-elle, d'un air égaré, non, je ne connais point de remède salutaire.—C'était donc du poison? . . . Vous l'avez?—Je n'avoue rien.—Mais répondez donc.—Je ne puis que me taire. A ces mots Ximéo s'avançant, vint se placer entre les deux époux, en disant qu'on me donne aussi des chaînes, je veux mourir avec eux. O mon père! vivez pour notre enfant, s'écrièrent en même temps Mirvan et Zuma. Ximéo persista.

Les juges avaient reçu l'ordre de ne point employer de torture, et de ne point rechercher de complices; ils firent éloigner Ximéo, et reconduire en prison les deux époux. Le médecin de la Comtesse parut et fut interrogé; il déclara que la maladie de la vice-reine ayant résisté aux remèdes les plus efficaces, et étant accompagnée des symptômes les plus extraordinaires, il n'avait pu s'empêcher de concevoir d'horribles soupçons; et que l'action de Zuma ne laissant aucun doute sur l'atrocité de son dessein, l'avait confirmé dans une idée qu'il avait longtemps repoussée; qu'enfin, il ne doutait pas que cette esclave perverse n'eût fait prendre à la vice-reine un poison lent; et qu'ensuite, se voyant exclue du service de la chambre, et craignant que la jeunesse de la vice-reine et les soins qu'on lui rendait, ne triomphassent d'un poison donné avec ménagement, elle avait voulu consommer son crime par une forte dose. A ce détail, les juges frissonnèrent d'horreur, et presque aussitôt, recueillant les voix, ils condamnèrent les deux époux, comme atteints et convaincus du crime d'empoisonnement, à

périr le jour même à midi, dans les flammes d'un bûcher. On les fit revenir dans la salle, pour y recevoir leur arrêt. Mirvan écouta la sentence avec une héroïque fermeté. Zuma, baignée de larmes, se jeta à ses pieds : je t'ai perdu, dit-elle, voilà mon seul remords, ô pardonne-moi ! ... Va, répondit-il, n'accusons que la barbarie de nos juges ! console-toi, Zuma, les tyrans qui nous condamnent nous délivrent d'un joug affreux ; dans quelques heures, nous ne serons plus leurs esclaves ! ... Ces paroles émurent le cœur endurci d'Azan même. Mirvan, cria-t-il, sois tranquille sur le sort de ton fils, il me sera plus cher que s'il était le mien.

Il était neuf heures du matin, les ordres furent donnés pour la préparation du bûcher.

La vice-reine était véritablement mourante, le médecin annonça au vice-roi qu'il n'avait plus d'espérance, qu'il était impossible qu'elle pût supporter encore trois accès de fièvre, et que dans six ou sept jours elle n'existerait plus. Le comte, au comble du désespoir, ainsi que Béatrix, ne pouvait avoir des idées de clémence : d'ailleurs, regardant Zuma comme le monstre le plus exécrationnel que la nature eût jamais produit, il était dépouillé de toute espèce de compassion pour elle. Il ordonna seulement qu'on offrit à Mirvan sa grâce, s'il voulait faire un aveu sincère de son crime. Dites au vice-roi, répondit Mirvan, qu'alors même qu'on me promettrait la vie de Zuma, on n'obtiendrait pas de moi une parole de plus.

Le vice-roi ne voulut pas se trouver à Lima durant cette affreuse exécution. Il partit pour une maison de plaisance située à une demi-lieue de la ville, avec l'intention de ne revenir qu'à la nuit.

Le malheureux Ximéo roulait en vain dans sa tête mille projets différents, qui tendaient tous à sauver Mirvan et Zuma ; il aurait bien voulu pouvoir rassembler ses amis, mais durant toute cette matinée, les Indiens furent tellement observés et contenus, qu'il n'eut même pas la possibilité de s'entretenir en secret avec Azan et Thamis. Bientôt une proclamation ordonna à tous les Indiens qui se trouvaient à Lima, d'assister à l'exécution. Ils étaient sans armes. La garde espagnole fut doublée, et se rangea autour du bûcher ; en outre, deux cents soldats devaient escorter les malheureuses victimes. Il fallut se soumettre. Ximéo, désespéré, prit au fond de l'âme la résolution de se jeter dans le bûcher avec ses enfants.

Pendant que toute la ville consternée était dans l'attente de ce funeste spectacle, la vice-reine, ignorant toujours ce tragique événement, était dans son lit, plus faible et plus souffrante que jamais. L'agitation de tout ce qui l'entourait, était extrême depuis six heures du matin ; elle en fut à la fin frappée : elle vit clairement que Béatrix lui cachait quelque chose, et qu'elle imposait silence à ses femmes. Béatrix sortait souvent de la chambre pour aller pleurer sans contrainte. Dans un de ses moments la comtesse interrogea vivement une de ses femmes, et lui ordonna si impérieusement de lui dire la vérité, que cette femme l'instruisit de tout, en ajoutant que Zuma et Mirvan, loin de nier leur crime, en avaient fait gloire. La surprise de la Comtesse fut égale à l'horreur que lui inspira cette affreuse révélation. O miséricorde suprême ! dit-elle, je vais t'invoquer avec plus de confiance ! ... Aussitôt elle ordonna qu'on allât précipitamment lui chercher un brancard découvert ; pendant ce temps, aidée de ses femmes, elle se leva à la hâte, elle s'enveloppa dans une longue robe de

mousseline. Le brancard arriva, et malgré les pleurs et les cris des dames espagnoles, de Béatrix, qui venaient d'accourir, elle se fit étendre sur le brancard, porté par quatre esclaves ; un cinquième tenait au-dessus de sa tête un large parasol de taffetas ; ainsi couchée, et le visage couvert d'un voile blanc, elle part... Midi sonnait ! ... Dans ce même moment, Mirvan et Zuma à pied, chargés de chaînes, sortaient de la prison pour aller au dernier supplice. Zuma, pouvant à peine se soutenir, s'appuyait sur les bras d'un prêtre, et conduite par deux soldats ; un peuple immense se précipitait en foule pour la voir. Dans cette multitude elle aperçut Azan tenant dans ses bras son enfant, et le lui montrant. A cette vue elle fit un cri déchirant, un cri maternel qui retentit au fond de tous les cœurs, ... et retrouvant des forces pour se rapprocher encore une fois de cet enfant adoré, elle se débarrasse des mains du prêtre et des soldats, et s'élança vers Azan, qui de son côté, s'avance vers elle ! ... Azan pose l'enfant sur le sein palpitant de Zuma. Cette infortunée verse des torrents de larmes, en donnant à son enfant le dernier baiser maternel. Zuma, lui dit tout bas Azan, ranime ton courage ; songe que ta mort même est une vengeance, et qu'elle va rendre notre secret encore plus inviolable... Oh je ne veux point de vengeance, dit Zuma ! Oh ! si je pouvais sauver la vice-reine ! ... Elle n'en put dire davantage, les soldats vinrent la reprendre ; elle eut mourir quand on lui arracha son enfant ; il lui sembla qu'elle ne faisait que dans cet instant le sacrifice de la vie ! ...

On se remit en marche ; on n'était plus qu'à 300 pas du lieu de l'exécution. Dans ce moment une lugubre trompette annonçant l'approche des victimes, on mit le feu au bûcher, dont les flammes funèbres paraissaient monter jusqu'aux nuages. A cette vue terrible, Zuma frissonna d'horreur ; dans ce moment elle fut délivrée du tourment affreux de penser à son époux et à son enfant ; la stupeur succédant à la sensibilité, elle n'eut plus d'autre idée que celle de sa prochaine destruction ; elle ne vit plus qu'une mort inévitable, et sous l'aspect menaçant le plus horrible ! ... Elle sentit ses forces l'abandonner ; son sang glacé ne circulait plus dans ses veines ; son visage se couvrit d'une pâleur mortelle ; et sans perdre connaissance, elle tomba dans les bras du prêtre qui, malgré ses protestations secrètes, mais toujours vagues, l'excitait au repentir ! ... Zuma, lui dit Mirvan, notre mort ne sera point douloureuse, regarde ces tourbillons de fumée, nous serons étouffés dans l'instant ! ... Oh ! reprit Zuma d'une voix éteinte, je ne vois que du feu... que des flammes... Cependant ils s'avançaient... chaque pas approchant Zuma de sa mort, augmentait son invincible terreur ! ... Déjà l'on voyait distinctement les Indiens mornés et consternés, rangés, autour du bûcher ; ils tenaient tous en signe de deuil une branche de cyprès ; la garde espagnole les environnait... Tout à coup on entend des cris dans le lointain ; un cavalier paraît, il accourt à toute bride, en criant : arrêtez, arrêtez, la vice-reine l'ordonne, elle me suit... A ces mots on s'arrête ; Zuma joint les mains, implore le ciel, mais son âme, affaiblie par la terreur, ne peut encore se rouvrir à l'espérance ! Enfin on aperçoit le brancard de la vice-reine ; ses porteurs, excités par elle, présentent leur marche ; ils ont bientôt atteint les malheureux époux, et s'arrêtent près d'eux ; la garde espagnole accourt et se range autour de la reine ; les Indiens se rapprochent, forment un demi-cercle vis-à-vis d'elle ; alors la vice-reine lève son voile, et découvre

un visage pâle, languissant, mais plein de douceur et de charme, et qui seul annonce et promet la clémence !... Je n'ai pas, dit-elle, l'heureux droit de faire grâce, mais je suis sûre de l'obtenir de la bonté du vice-roi. En attendant, je prends sous ma protection et sous ma garde ces deux infortunés ; qu'on délie leurs chaînes, qu'on éteigne cet affreux bûcher qui n'aurait jamais été allumé si j'eusse été plus tôt instruite !...

A ces mots, tous les Indiens jettent leurs branches de cyprès, font retentir les airs des cris répétés de *vive la vice-reine !* Ximéo s'élança hors des rangs, en s'écriant : *Oui, la vice-reine vivra !*... Zuma tomba à genoux. Dieu tout-puissant, dit-elle, achève ton ouvrage !... La vice-reine invite Mirvan et Zuma à la suivre ; elle les fait placer auprès de son brancard, et retourne ainsi au Palais, suivie d'un peuple immense, qui bénit avec enthousiasme sa clémence et sa bonté. Arrivée au Palais, elle fit entrer Mirvan et Zuma dans sa chambre ; elle se remit au lit, et ordonna aux deux époux de se placer à son chevet, aux deux côtés de son lit. Le mouvement, la fatigue, l'émotion qu'elle venait d'éprouver, avaient tellement épuisé ses forces, qu'elle crut toucher à ses derniers moments !... Elle tendit la main à Mirvan, et donna l'autre à Zuma, qui, baignée de larmes, la reçut à genoux !... Béatrix, ne pouvant supporter ce tableau si déchirant pour elle, demandait, en gémissant, que les deux Indiens fussent conduits et gardés dans la chambre voisine. Non, non, dit la vice-reine ; je réponds d'eux, et j'en réponds devant l'Arbitre Suprême, qui nous jugera tous !... Oh ! laissez-les ici, ils vont m'ouvrir les portes du ciel !... Grand Dieu, dit Béatrix, vous voir dans les bras des monstres qui vous ont empoisonnée ! Où pourrais-je être mieux dans cet instant ? reprit la vice-reine ;... je n'éprouverais sur le sein de l'amitié que des regrets superflus ;... mais ces mains tremblantes que je presse dans les miennes, fortifient mon courage ; la seule vue de ces infortunés, répand dans mon âme le calme et la sécurité !... O ma bienfaitrice ! dit Zuma suffoquée par ses sanglots, si le ciel trahit ma dernière espérance, on verra si la malheureuse Zuma vous aimait ! non, je ne pourrai vous survivre !... Ces paroles firent frémir Béatrix. Détestable hypocrisie ! s'écria-t-elle !... Ne les insultez point, repartit la Comtesse, ils se repentent ; voyez couler leurs pleurs !... Ah ! Zuma, poursuivit-elle, vous dont la figure touchante annonçait une âme céleste !... vous que j'ai tant aimée !... pourrais-je conserver contre vous le plus léger ressentiment ?... Je vous regarde l'un et l'autre comme les instruments de mon bonheur éternel ; je vous pardonne sans effort ; puissiez-vous revenir à la Religion avec la même sincérité !... Zuma, hors d'elle-même, allait parler, et peut-être révéler une partie du secret, qui lui pesait mille fois davantage que lorsqu'elle n'avait eu que sa vie à défendre ; mais Mirvan lui coupa la parole : Zuma, lui dit-il, *gardons toujours le silence !* la voix de la vice-reine fera descendre la vérité du ciel ! confions-nous au Dieu qu'elle invoque ! il sauvera des jours si précieux, et nous serons justifiés !... Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai, d'un air si solennel, que Béatrix même en fut frappée. La vice-reine interrogea Mirvan, mais en vain ; il la supplia de le dispenser de répondre, et pendant deux heures il garda un obstiné silence.

La vice-reine, en allant délivrer Zuma, avait envoyé un courrier au Comte pour presser son retour ; elle l'attendait à chaque instant, et s'étonnant qu'il

ne fût pas encore arrivé, elle allait dépêcher un nouveau courrier, lorsqu'on entendit une rumeur extraordinaire dans les cours du Palais, mais qui n'annonçait que l'allégresse. Béatrix sortit pour aller prendre des informations ; un instant après la comtesse distinguait la voix du vice-roi, fit ouvrir la porte en criant : grâce, grâce pour les coupables !... Ils sont vos libérateurs !... répondit le vice-roi en entrant dans la chambre. Tout le monde resta pétrifié. Le vice-roi tenait un enfant charmant dans ses bras. Zuma pousse un cri de joie ; c'était son enfant ! Le vice-roi s'élança vers elle, dépose l'enfant sur son sein, et se prosterne à ses pieds... Ximéo le suivait, il s'approcha, et s'adressant à Mirvan : tu peux parler, lui dit-il, du consentement de tous les Indiens, le secret est révélé ; nous avons tous pris de la poudre en présence du vice-roi ; il a voulu lui-même en prendre avant de l'apporter ici... A ces mots, Zuma transportée, inondée de pleurs, serre son enfant dans ses bras, remercie le ciel ; Mirvan embrasse son père, la vice-reine fait mille questions à la fois ; le vice-roi prend la parole et conte rapidement tous ce que les Indiens lui avaient révélé. Grand Dieu ! s'écria la Comtesse en jétant ses deux bras autour du cou de Zuma ; cette angélique créature se sacrifiait pour moi, et on allait l'immoler !... Quand elle faisait une action aussi sublime que touchante, on l'accusait d'un crime atroce !... Et les terreurs de ce couple héroïque pour les jours de leur enfant, ajouta le vice-roi, leur ont fait supporter avec une invincible constance la honte, l'ignominie et l'aspect d'une mort affreuse !... Ah ! dit Zuma, la vice-reine a fait davantage ; en nous croyant des monstres d'ingratitude et de scélératesse, et les auteurs de ses souffrances, elle nous a protégés, délivrés, recueillis, et avec quelle douceur, quelle bonté !... Elle va recevoir ainsi que vous, reprit le vice-roi, le prix de tant de vertus ; vous allez la guérir !... Voici deux doses de la poudre bienfaisante : l'une pour Zuma, l'autre pour la vice-reine... En disant ces paroles, le vice-roi verse lui-même le quinquina dans deux coupes ; Zuma but la première, et la vice-reine voulut recevoir de sa main ce breuvage salutaire. Tout le monde fondit en larmes ; la vice-reine, ressuscitée déjà par la joie et l'espérance, recevait avec ravissement les tendres embrassements de son époux, de Béatrix et de l'heureuse Zuma : elle prit sur son lit l'enfant de Zuma ; elle lui prodigua les plus douces caresses ; elle promit qu'elle serait désormais pour lui une seconde mère... Béatrix et toutes les dames espagnoles entourèrent Zuma ; on ne pouvait se lasser de la contempler, de l'admirer. Béatrix, avec un mouvement passionné, lui baisa la main, cette main bienfaisante qu'elle avait accusée d'avoir commis un forfait exécrable !... Au milieu de cet enthousiasme, le vice-roi prit Mirvan et Zuma par la main ; il ouvrit une fenêtre, et passant sur un balcon qui donnait sur une grande rue remplie d'Espagnols et d'Indiens : Voilà, dit-il, en montrant Mirvan et Zuma, voilà les victimes volontaires de la reconnaissance, des sentiments de la nature et de la sainteté des serments !... Indiens, leurs vertus sublimes et celles de la vice-reine vous ont fait abjurer une haine jadis trop légitime, et maintenant injuste ! vous pouviez seuls, par une volonté unanime, vous dégager vous-mêmes du vœu cruel formé par la vengeance, vous l'avez fait ; de nos ennemis secrets vous êtes devenus les bienfaiteurs de l'ancien monde !

Le soin de vous rendre heureux n'est pas seulement pour nous désormais un devoir d'humanité, c'en est un de gratitude, il sera rempli. Indiens,

vous tous qui dans cette assemblée mémorable, venez de sacrifier de fiers ressentiments à l'admiration et à la douce pitié; Indiens, vous êtes libres; de tels sentiments vous rendent dignes de devenir les égaux de vos vainqueurs! jouissez de cette gloire, c'est la vertu qui vous affranchit!... Aimez votre Souverain, soyez-lui fidèles: des terres vous seront distribuées, faites y fleurir l'arbre de la santé: en le cultivant, songez que c'est à vous que l'univers tout entier va devoir ce bienfait du Créateur!... Ce discours excita un enthousiasme universel, et le vice-roi voulant terminer cette journée par le triomphe de Zuma, la fit revêtir d'une robe magnifique: on mit sur sa tête une couronne de laurier; on la fit asseoir sur un pаланquin superbe; toutes les dames de la vice-reine, Béatrix à leur tête, se mirent à sa suite; la garde d'honneur de la vice-reine l'accompagna; un héraut à cheval précédait ce cortège en criant: *Voilà Zuma, l'épouse du vertueux Mirvan et la libératrice de la vice-reine.* Zuma, appuyée sur des coussins de drap d'or, portait son enfant sur ses genoux, et tenait dans sa main une branche de l'arbre de la santé. Elle parcourut ainsi les principales rues de Lima, aux acclamations de tout le peuple qui se précipitait en foule pour la voir et pour la combler de bénédictions. Lorsque Zuma revint au palais, on la conduisit dans les bras de la vice-reine, et ensuite dans un bel appartement nouvellement préparé pour elle et pour son époux; ils y trouvèrent des domestiques pour les servir, car ils devaient être désormais traités comme les amis les plus intimes et les plus chers de la vice-reine. Le soir on illumina la ville et toutes les cours du palais, et les jardins furent remplis de tables somptueusement servies pour les Indiens.

La fièvre quitta tout à fait la vice-reine et Zuma; au bout de huit jours, la vice-reine fut en pleine convalescence. Dans la place même où l'on avait vu avec tant d'horreur le fatal bûcher, le vice-roi fit élever un obélisque de marbre blanc, sur lequel on lisait ces mots tracés en grosses lettres d'or:

A ZUMA,

AMIE, LIBÉRATRICE DE LA VICE-REINE, ET
BIENFAITRICE DE L'ANCIEN MONDE.

Aux deux côtés de cet obélisque on planta un arbre de la santé, cet arbre heureux, sanctifié par tant d'actions héroïques, et qui, parmi les Indiens, devint depuis le symbole de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Le vice-roi se pressa d'envoyer en Europe cette précieuse poudre, qui s'appela longtemps la poudre de la comtesse, et qui, en latin, garde encore son nom.

Les honneurs et la fortune n'énorgueillirent jamais la généreuse Zuma; toujours aimée avec passion de la vice-reine, elle fut toujours digne, par ses vertus, de sa gloire et de son bonheur.

L'abbé GABRIEL.

LA GOËLETTE LES SIX SŒURS.

ANECDOTE VÉRITABLE.

Il était nuit; le ciel était serein, la mer était calme. Vingt-huit personnes étaient à bord; tout semblait leur promettre une traversée heureuse. L'air était

balsamique et pur; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues, et le capitaine Hodoul, tranquillement assis auprès de madame Mulfit, une des passagères du bâtiment, devisait du pays natal.

A quelques pas d'eux, tout-à-coup un cri de terreur est parti du milieu des ombres. Une flamme brillante a jailli. Le feu, par une imprudence inexplicable, venait de prendre à la goëlette, et l'incendie se propageait avec une rapidité terrifiante.

Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre à l'instant même, pour conjurer l'affreux danger. Hélas! inutiles efforts! le vent venait de s'élever, l'horizon s'éclaircissait, l'embrasement s'étendait vainqueur. La flamme montée, grossit, serpente, roule, et, bientôt en cercle magique, enveloppe le bâtiment. Il brûle, il s'enfonce, il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps.

Un petit canot échappé aux ravages de l'incendie avait seul offert un dernier rayon de salut à l'équipage des six sœurs. Les passagers s'y étaient précipités en désordre; ils s'y entassaient pêle-mêle. O nouveau désespoir! ils s'aperçoivent que dans leur embarcation, trop petite pour les contenir tous, il ne restait pas de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage, s'il s'élevait la moindre tempête. Et déjà les flots mugissaient, et déjà grondait le tonnerre.

C'en est fait le canot trop plein, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le Capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre. Quelques victimes sont nécessaires au salut général. Il faut débarrasser l'embarcation des individus qui la surchargent. Deux périront pour commencer; puis s'il faut plus, on verra.

Mais qui sacrifier? qui choisir?

Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à madame Mulfit, leur maîtresse, qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait près d'elle. Les regards du capitaine et des matelots se tournent vers les noires figures; le choix des deux victimes est fait.

Mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal, dont le corps pesant et la force athlétique opposeraient la plus énergique résistance à des volontés homicides? Point de doute, ils se débattraient, et une pareille lutte, au milieu d'un frêle bateau qui, au moindre mouvement peut être submergé, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence, il n'est point de moments à perdre: une nouvelle décision est prise: Hodoul, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains: *les femmes et l'enfant périront.*

Un nègre avait ouï la sentence; il frappe sur l'épaule de son frère de couleur; il échange à voix basse, avec lui, quelques paroles vives et brèves. Puis, s'adressant à madame Mulfit:

— *Lui et moi, dit-il, faire place. Maîtresse à nous, revoir patrie.*

Il se tourne vers le Capitaine et continue d'un ton solennel: "Jure à moi de sauver maîtresse! et nous..., tout de suite..., à la mer!"

— Oh! répond le Capitaine attendri, je jure, et devant Dieu lui-même!.

— Non! interrompit madame Mulfit, que ces mots venaient d'éclairer; non, je n'accepte point ce dévouement admirable; mes nègres sont jeunes et braves;

leur force peut vous secourir ; mais moi ! . . inutile . . et à charge ! . . C'est à moi, Messieurs, à mourir. Veuve . . Je m'offre . . Je suis prête. Une prière seulement ! Que mon enfant, du moins soit sauvé ! Qu'il soit le vôtre ! Capitaine.

La pauvre mère, tout en larmes, arrachant son fils au sein de la nourrice, l'élevait en ce moment dans ses bras, et à la lueur des éclairs, le présentait au chef du navire. Passagers et matelots, tous adoptaient l'enfant de la veuve.

— *Pauvre petit !* . . nous l'embrasser ! s'écrient avec transport les deux négres, en pressant de leur noir visage la figure blanche de l'enfant.

— Adieu, petit maître ! A là-haut !

Et du doigt ils montraient le ciel.

Puis, aux longs éclats de la foudre, tous deux s'élançant à la mer ; tous deux roulent au fond des gouffres . . .

Prodige inespéré ! Il ne faudra plus de victimes ! Le dévouement sublime a désarmé la colère céleste. Le vent tombe et l'orage a fui . . .

L'embarcation fut sauvée.

L'AÏEUL ET LE PETIT-FILS.

Il y avait une fois un homme vieux, vieux comme les pierres. Ses yeux voyaient à peine, ses oreilles n'entendaient guère et ses genoux chancelaient. Un jour, à table, ne pouvant plus tenir sa cuillère, il répandit de la soupe sur la nappe et même un peu sur sa barbe. Son fils et sa bru en prirent du dégoût, et désormais le vieillard mangea seul, derrière le poêle, dans un petit plat de terre à peine rempli. Aussi regardait-il tristement du côté de la table, et des larmes roulaient sous ses paupières, si bien qu'un autre jour, échappant à ses mains tremblantes, le plat se brisa sur le parquet. — Les jeunes gens grondèrent et le vieillard poussa un soupir. Alors ils lui donnèrent pour manger une écuelle en bois. Or, un soir qu'ils soupaient à table, tandis que le bonhomme était dans un coin, ils virent leurs fils âgé de quatre ans, assembler par terre quelques petites planches. — Que fais-tu là, lui demandèrent-ils ? — Une petite écuelle, répondit l'enfant, pour faire manger papa et maman quand ils seront vieux. L'homme et la femme se regardèrent en silence . . . des larmes leur vinrent aux yeux. Et ils s'empressèrent de rappeler au milieu d'eux l'aïeul qui ne quitta plus la table de la famille.

LE SOULIER ET LA PANTOUFLE.

Gentil soulier
Sortant des mains de l'ouvrier,
Beau, bien fait, de forme charmante
Pour petit pied d'une élégante,
Soulier de soie et de satin,

Il rencontre sur son chemin
Une pantoufle tout usée.

Te voilà, lui dit-il, vieille, bien rapiécée ;

A peine si tu peux marcher ;

Tu ferais mieux de te cacher,

De ne plus te montrer, ma chère.

La pantoufle lui dit, sans se mettre en colère :

Mon ami, souviens-toi

Que tu seras dans peu tout aussi laid que moi . .
Enfants, votre règne commence,
Votre règne aussi passera ;
Respectez bien cette sentence
Respect au vieillard qui s'en va !

FR. JACQUIER.

LA MÉMOIRE.

Un ancien appelait la mémoire le *trésor de l'âme* ; elle mériterait ce nom si l'on n'y gravait que des vérités, si elle n'était le répertoire que des bons principes et des bons exemples ; mais trop souvent le cerveau humain, au lieu d'offrir l'image d'un appartement bien rangé et bien garni, ressemble à un garde-meuble, où se trouve entassés pêle-mêle le vieux et le neuf, les objets précieux et ceux de rebut ; de sorte que la plupart des hommes feraient un bon marché, en oubliant ce qu'ils ont appris pour apprendre ce qu'ils ne savent pas.

UN BON CONSEIL.

Deux négociants, après une longue intimité, étaient, ainsi qu'il arrive trop souvent, devenus ennemis irréconciliables. L'un d'eux, ayant éprouvé les plus cruels revers, se souvint que son ancien ami était homme de bon conseil, et, en désespoir de cause, il alla le trouver. — "Oublions pour un moment, lui dit-il, nos discussions passées. J'ai besoin d'un conseil, et si je connaissais quelqu'un dont le jugement l'emportât sur le vôtre, vous ne me verriez point ici ; ma fortune est entièrement perdue, et je ne vois d'autre remède à ma position que de partir pour les colonies ou de me jeter dans le St. Laurent. — J'en connais un troisième, répliqua vivement le sage conseiller, c'est de porter chez mon banquier ce billet de cinquante mille francs qu'il vous escomptera sur-le-champ, et qu'en mémoire de notre ancienne amitié je vous prie d'accepter."

Un acte semblable n'a pas besoin de commentaire. Inutile non plus d'ajouter que la *vieille amitié* qui l'inspirait reprit une nouvelle force, et que l'avenir se chargea d'effacer toute trace des nuages qui l'avaient si cruellement troublée.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.